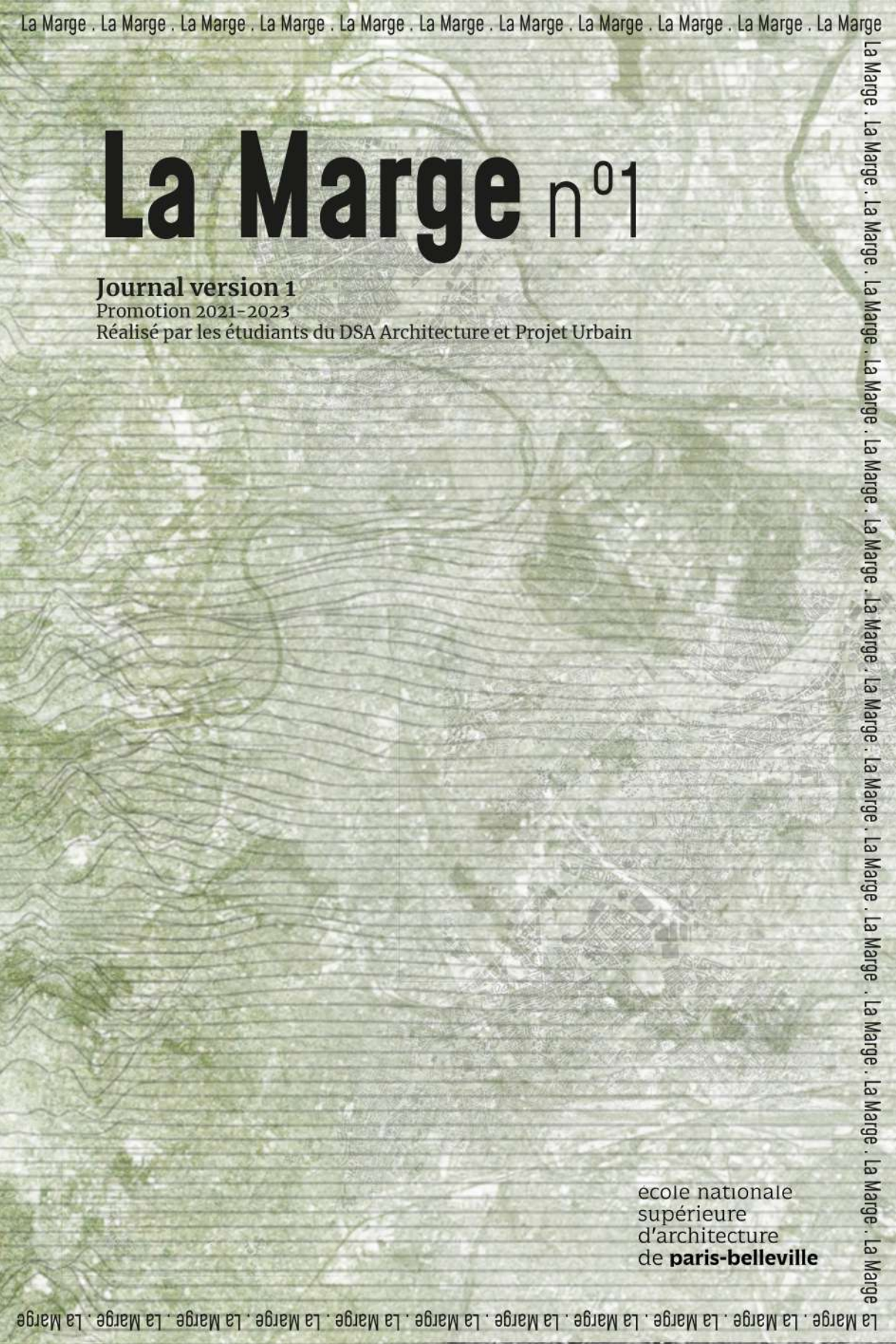




La Marge n°1

Journal version 1

Promotion 2021-2023

Réalisé par les étudiants du DSA Architecture et Projet Urbain

ecole nationale
supérieure
d'architecture
de **paris-belleville**

La Marge n°1

La Marge n°1

Incertitudes et potentiels des territoires

01. Le DSA

- 00 BD : Le syndrome de la page blanche
- 04 Qu'est-ce que le DSA ?
Présentation du master et du travail
- 08 Exemple de projet du premier semestre :
Le parc de l'invisible

02. Thèmes

- 12 Média ville et culture
- 30 Le territoire et les transports
- 34 Influences méditerranéennes

03. Vie étudiante

- 42 Concilier vies étudiante et professionnelle
- 44 Entretiens d'anciens étudiants
- 46 L'histoire d'un workshop dans les Vosges

La Marge ?

Qu'est-ce que c'est ?

La Marge, c'est le Journal des étudiants de première année du DSA Projet-Urbain de l'Énsa de Paris-Belleville. Il s'agit d'un projet éditorial exploratoire mené en autonomie par les étudiant·e·s au cours des deux premiers semestres de la formation.

Au grès de leurs envies, ils explorent les à-côtés des enseignements qu'ils reçoivent au DSA, racontent leurs questionnements et leurs envies. Ils retracent les temps-forts de cette année passée ensemble, dans la salle Diderot et sur le terrain.

Accompagnés par Julien Gineste dans la conception de la maquette graphique, les étudiant·e·s se relaient tour à tour pour accomplir les différentes tâches qui conduisent à la conception de cette publication – du choix des typographies jusqu'au façonnage du document.

Cette compilation des contributions des étudiants reflète à la fois la diversité des parcours et des origines de chacun·e, mais aussi les particularités de l'effectif qui forme cette promotion.

Le journal est un outils d'échange entre les ancien·ne·s et les nouveaux·elles étudiant·e·s et de communication vers l'extérieur.

Le projet est soutenu par l'École d'Architecture de Paris-Belleville qui prend en charge les impressions. Le #1 a été imprimé en 100 exemplaires en septembre 2022.

Arthur Poirer, enseignant du Diplôme de Spécialisation en Architecture (DSA)

www.paris-belleville.archi.fr/

Ce dont nous parlons et autres sujets

Patrick Henry, architecte-urbaniste, professeur TPCA, directeur pédagogique du DSA Architecture et Projet urbain, mention « Architecture des territoires » Projet & Recherche de l'Énsa de Paris-Belleville.

Nous parlons d'une spécialisation en urbanisme et architecture des territoires, le DSA projet urbain de l'Énsa de Paris-Belleville, dont l'ensemble des phénomènes contemporains constitue la matière des enseignements. Les apports d'autres horizons professionnels permettent aux étudiants de se dépasser les frontières disciplinaires pour mieux agir en urbaniste.

Nous avons décidé d'ouvrir un espace autre, à côté, à la marge des enseignements afin que les étudiants puissent interroger autrement le monde qui les entoure. Qu'ils puissent nous parler d'autres sujets, ce qui les interroge, les passionne ou les inquiète.

La première édition du Journal du DSA architecture des territoires se nomme la Marge car il explore les lisières professionnelles afin d'envisager de nouveaux horizons.

Le Journal n'est pas la sélection des meilleurs travaux. Il navigue entre les différents enseignements, réflexions et rencontres effectués durant le parcours. Il donne un aperçu des débats et sujets qui traversent la formation et d'autres qui animent les étudiants. D'année en année, nous espérons que le journal dessinera les contours d'un nouvel urbanisme, polysémique, attentif aux mouvements des territoires à la recherche de leurs potentiels.

01. Le DSA

- 00 BD - Le syndrome de la page blanche
- 04 Qu'est-ce que le DSA ? Présentation du master et du travail
- 08 Exemple de projet du premier semestre - Le parc de l'invisible



Salma KHALFAOUI
La ville d'Icara, la place du château



Qu'est-ce que le DSA Projet Urbain ?

Nous sommes une promotion de 18 étudiants dont 17 architectes et 1 étudiante diplômée en stratégies territoriales et urbaines de SciencesPo. Nous sommes tous d'âges et d'origines différentes. Alors pourquoi avons-nous tous choisi de réaliser ce diplôme de spécialisation en architecture et projet urbain ? Quelles sont nos motivations ?

Le DSA projet urbain se déroule sur 3 semestres et a pour but d'acquérir des compétences sur l'intelligence spatiale des grands territoires. Chacun d'entre nous avait la volonté de poursuivre les questionnements entrepris pendant ses études d'architecture sur l'échelle territoriale : changements environnementaux, épuisement des ressources, développement des nouveaux modes de transport, enjeux sociaux économiques et écologiques notamment au Liban, en France et en Asie.

Ce diplôme de spécialisation représente pour nous une formation supplémentaire qui nous permet de perfectionner et enrichir nos conceptions à l'échelle architecturale par des questionnements territoriaux indispensables face aux enjeux actuels. Nous apprenons à ne plus créer un objet répondant à un programme donné mais à se questionner et analyser un territoire sous différents aspects pour en déduire un projet.

Sur quoi travaillons-nous ?

Le DSA est découpé en trois semestres, le premier portant sur une ville du territoire de Grand Paris. Nous avons comme zone d'étude le Grand Paris Grand Est. Les questionnements devaient être menés en lien avec les objectifs des renaturation suivant la commande de l'Institut Paris Région. Divisés en 7 groupes, nous avons arpenté exhaustivement le territoire dans un premier temps pour en faire ressortir des enjeux qui constitueront plus tard le cœur de nos projets. Plusieurs thèmes sont alors apparus : la requalification des emprises de l'A103 comme levier de préservation de la biodiversité et valorisation des espaces verts, la renaturation des sols autour des du ru de merdereau et des carrières de Gagny, la métamorphose des espaces publics des grands ensembles...

Chacun, par sa thématique, a été amené à se questionner sur des questions foncières et de jeux d'acteurs. Ceci était un point très important de la formation rendant les projets plus concrets et nous heurtant à des réalités urbaines que nous ne connaissions pas. Ces travaux ont été réalisés en groupe ce qui était un point très important pour nous tous car cela a permis de mieux nous connaître dans une formation réalisée à mi-temps.

Le DSA projet urbain de l'école de Paris-Belleville base son deuxième semestre sur l'approfondissement des territoires des métropoles Asiatiques : Hanoï (Vietnam), Phnom Penh (Cambodge)...

L'Asie doit faire face à une croissance de ces villes, certaines comptant plus de 10 millions d'habitants. Ainsi sur cet aspect et sur de nombreux autres, les métropoles asiatiques sont des exemples de résilience urbaine face aux risques climatiques, d'adaptation face à la croissance démographique et d'innovation dans le secteur des transports... Travailler sur un territoire étranger nous permet de questionner le fonctionnement des acteurs du développement de la ville et des enjeux socio-économiques.

La sensibilité aux enjeux environnementaux, internationaux et nationaux de cette formation permet d'acquérir des connaissances indispensables pour la conception de projets durables à petite et grande échelle.

Le point de vue des étudiants

Léane :

La très grande échelle de projet

La conception et l'aménagement d'un espace passent par différentes phases, la prise en compte de son histoire, sa mémoire, son passé architectural et urbain. Il s'agit d'analyser l'existant et penser un projet raisonné notamment sur le plan budgétaire et financier. Cela n'exclut pas des projets architecturaux en rupture avec le contexte existant. Il est parfois possible de préserver l'histoire et réhabiliter un site historique, en intégrant des éléments en rupture s'appuyant sur la matérialité, la forme ou les usages. Certaines réalisations peuvent se traduire par leur forme du lieu. L'aménagement d'un territoire, de grande échelle, traverse différentes phases. Observer et analyser l'évolution des territoires me passionne. Chaque projet s'inscrit dans des temporalités d'échelles et d'aménagements propres.

Les enjeux environnementaux, les flux et les mobilités

Les enjeux environnementaux demeurent majeurs. Environnement et développement économique sont antagoniques pour certains. Ma vision est que le développement durable doit permettre de concilier ces deux dimensions à la condition de révolutionner les modes de production et de consommation par des avancées technologiques et des actions collectives. L'architecture et l'organisation du territoire trouvent toute leur place pour répondre à ces enjeux.

À l'échelle de la ville, cela se traduit par un travail sur les mobilités, le développement des transports en commun, les bâtiments, le recyclage, mais aussi sur le traitement des espaces publics (îlots de fraîcheur etc.). Les enjeux environnementaux s'imposent à nous. Particulièrement au niveau des grands ensembles urbains, l'architecte apporte des réponses à ces différentes problématiques pour les générations actuelles et futures. Un objectif central lors d'un aménagement du territoire est aussi de bien gérer les phases transitoires : comment passer d'une situation A à une situation B en préservant les usages, sans perturber les habitants.

Très impliquée dans les questions écologiques et environnementales, ce DSA me permet de consolider mes connaissances dans ces domaines et pouvoir intégrer ces problématiques dans mon activité future.



Miguel AL BITAR



Amine ARBATYA



Melissa CHAMBAUD



Isabelle De KERSAUSON



Geraldine Marie DÍAZ STANGE



Gabriel DOUAIHY



Audrey GHOUSSOUB



Maria GHRAICHI



Tristan HUGUEN



Sarah HUSEIN



Salma KHALFAOUI



Marie Alice LAUR



Pom SOVANNARA



Maya SALIBA



Leane SONDAG



Imane SRAIDI



Jessica TAOUK



Yosra TOUATI



Joumana CHARIF YAKAN



Elie ZGHEIB

L'économie et le montage des projets

La dimension économique demeure une préoccupation essentielle et incontournable pour les acteurs du territoire (collectivités, aménageurs etc.). L'aménagement urbain s'inscrit toujours dans un cadre budgétaire et financier précis. L'enjeu est de faire au mieux au moindre coût en intégrant les dimensions sociales, environnementales et architecturales. Cette notion est peu abordée lors de notre formation d'architecte, elle mérite pourtant d'être considérée au cours de la réflexion d'un projet.

L'élaboration d'un projet s'accompagne d'un jeu d'acteurs très complexe, ce qui en fait aussi la richesse par ses nombreuses interrelations et son ouverture vers les autres. Mon cursus de formation m'a souvent permis d'observer à quel point l'association des usagers et résidents le plus en amont possible est déterminante. Cette phase de concertation demeure essentielle dans un projet. Elle favorise la prise en compte des propositions, préconisations en terme d'usages et d'appropriation du territoire. Ayant le goût du terrain et du contact, cette relation constante aux autres m'intéresse tout particulièrement.

Ce nouveau cycle de formation est donc une réelle opportunité de nous familiariser avec les enjeux sociaux-économiques et le développement métropolitain des territoires étudiés.

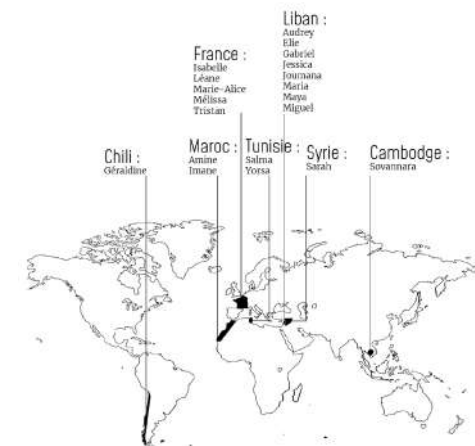
Marie-Alice :

Pourquoi faire un master de spécialisation en projet urbain quand on vient d'être diplômé architecte ?

C'est au cours d'un stage volontaire en tant que lycéenne à la Direction de l'Aménagement et de l'urbanisme de Saint-Malo, que j'ai découvert et commencé à appréhender avec intérêts certains enjeux territoriaux, environnementaux et urbains. Ainsi, j'ai pu intégrer l'École spéciale d'architecture (ESA) en gardant l'objectif de travailler plus tard sur des projets urbains.

J'ai été diplômée en décembre 2020. Durant mes études, j'ai pu intégrer le laboratoire « Des-équilibres » qui traite des enjeux urbains et paysagers à grande échelle où je fus particulièrement sensibilisée par l'aspect environnemental et social des projets. Ainsi le DSA projet urbain était l'idéal pour poursuivre ce chemin universitaire et pouvoir intégrer des structures d'architecture et d'urbanisme. Le programme et les liens avec les métropoles asiatiques m'ont poussés à intégrer ce master qui faisait éco à mon projet de diplôme sur Jakarta et à mon stage de master de 6 mois à Hô-Chi-Minh City.

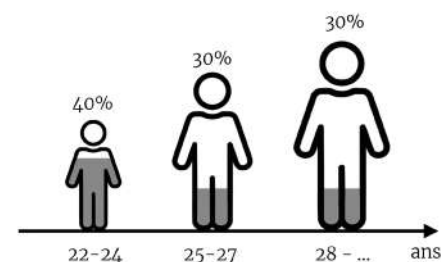
D'où viennent les étudiants ?



Gabriel : « Architecte DE (Ensa-V) et paysagiste (Ensp- Versailles) »

Tristan : « Lycée en section scientifique, licence et master d'architecture à l'ESA. »

Âges des étudiants



Pourquoi faire le DSA ?

Amine : « J'avais pris conscience de l'envergure du domaine de l'urbanisme grâce à un stage. En école d'architecture nous travaillions sur des thématiques qui relèvent de l'urbanisme et je sentais que ce qu'on faisait n'était que du design urbain et pas forcément de l'urbanisme. »

Mélissa : « Je souhaitais avoir l'opportunité de continuer à avoir un cadre, l'école, qui permet l'expérimentation et la recherche architecturale et urbaine, ce que ne permet pas vraiment l'agence. L'objectif pour moi du DSA n'est pas le diplôme en fin mais de vraiment pouvoir apprendre des choses que je n'apprendrai pas en dehors du dsa. Et pourquoi le DSA de Paris-Belleville ? Car faire un post diplôme n'est pas permis à tout le monde financièrement parlant. Et je trouvais ça bien que belleville est conscience de ça, en permettant de travailler à côté... »

Sarah : « Pendant mes études en architecture, à travers les quelques projets qui abordaient l'échelle urbaine, je me suis intéressée aux questions urbaines, j'ai décidé de compléter ma formation en architecture avec celle en urbanisme. »

Jessica : « L'urbanisme étant absent au Liban je souhaitais poursuivre par cette formation afin d'accéder à certaines connaissances. »

Qu'apporte cette formation au métier d'architecte ?

Gabriel : « Elle permet de réfléchir au contexte géographique, urbain et naturel dans lequel s'implante un projet et d'inscrire notre pratique d'architecte dans le cadre d'un aménagement urbain plus global. »

Sarah : « Le DSA apporte surtout une meilleure connaissance des enjeux socio-économiques et politiques du projet urbain en croisant les compétences spatiales développées en architecture. Cela permet d'intervenir sur davantage de situations spatiales. »

Yosra : « Une vision plus globale, un élargissement d'échelle et une compréhension plus approfondie de l'aménagement et de ses enjeux économiques et sociaux. »

Salma : « J'étais intéressée par le fait de pouvoir avoir plus de connaissances et de perspectives sur le monde de l'urbanisme. »

Miguel : « Pour pouvoir accéder à une maîtrise des grandes échelles, leurs enjeux et des lois qui régissent les espaces de la ville. »

Audrey : « Cette formation est très axée sur une approche plus écologique, chose dont on ne parle pas beaucoup au Liban. Très intéressant. »

Dans quel type d'agence/ domaine ce DSA permet de travailler ?

Eli : « Je souhaiterais intégrer une agence qui offre un travail sur des projets à double échelle architecturale et urbaine. »

Géraldine : « Je suis surtout intéressée par les agences qui conceptualisent des équipements publics et des projets urbains. »

Pays, lieux envisagés pour travailler après le DSA

Maria : « Quelques années en France et après personne ne sait. »

Salma : « France puis Tunisie. »

Jessica : « Entre France et Liban mais mon objectif final serait de retourner au Liban car là-bas l'urbanisme n'existe pas. »

Continuer les études ?

Audrey : « En beaux-arts mais dans longtemps. »

Sarah : « C'est possible de poursuivre mes études, dans l'objectif de développer une thèse, mais cela n'est pas encore sur. »

Joumana : « Pour l'instant non, mais peut-être dans le futur faire la HMONP. ».

LE PARC DE L'INVISIBLE

AMÉNAGEMENT DE LA LISIÈRE DES SITES DES TROIS ANCIENNES CARRIÈRES DE GYPSE DE GAGNY

Maria GHRAICHI

Réalisé par Gabriel Douaihy, Miguel Al Bitar et Maria Ghraichi dans le cadre de l'atelier métropole parisienne sous la direction de Patrick Henry et Charles Rives.

À la suite d'une commande de l'Institut Paris Région (IPR) passée lors du premier semestre du DSA, le groupe d'étudiants formé de Miguel AL BITAR, Gabriel DOUAIHY et Maria GHRAICHI ont choisi de travailler sur les sites des trois anciennes carrières de gypse de Gagny dans l'Etablissement Public Territorial (EPT) Grand Paris Grand Est.

Ces sites, comme beaucoup d'autres du territoire de la Seine Saint Denis, sont actuellement abandonnés et couvrent 87 hectares représentant 13% de la superficie de Gagny.

Bien que l'exploitation du gypse de Gagny remonte à l'époque gallo-romaine, c'est à partir du milieu du XIX^e siècle que les carrières s'étendent considérablement. L'activité industrielle y cesse en 1965.

Ces dernières s'inscrivent dans la catégorie des friches industrielles, et depuis isolées de l'activité humaine, des espèces végétales et animales diverses s'y sont développées faisant de cette forêt une curiosité écologique qu'il est important de préserver et de valoriser.

Les friches industrielles : patrimoine culturel à conserver ou terrain à potentiel de développement?

La définition que propose l'Institut d'Aménagement et d'Urbanisme Ile-de-France des friches industrielles est la suivante : Un espace, bâti ou non, anciennement occupé par une activité industrielle et désormais désaffecté ou très sous occupé et cela depuis un an ou plus.

Ces sites historiquement pollués et faisant face aux risques d'effondrements se situent dans une zone urbaine à valeur foncière importante. Ceci est dû à leurs proximité du centre de Paris et aux travaux du Grand Paris Express rendant la zone urbaine plus accessible. Leurs réhabilitations dépendent grandement de la volonté des sociétés locales et de leurs élus. Cependant, les coûts souvent élevés de décontamination, de dépollution et de comblement représentent un obstacle majeur pour les propriétaires, qui préféreront garder le terrain à l'abandon plutôt que d'y investir des sommes importantes pour leur nettoyage. De plus ces terrains ignorés depuis des années ont reconstruits un lien avec la nature sauvage des lieux créant ainsi, avec le temps, une biodiversité propre à chaque terrain, un trait rare en plein zone urbaine. Ce site d'étude peut aussi être vu comme un espace culturel à valeur patrimonial marquant l'histoire du site et de la région. Cette notion de patrimoine industriel s'est récemment imposée en France, dans le cadre de l'extension progressif de la notion du patrimoine culturel. Sa valorisation représente un enjeu important pour les espaces en crises.

Dans le contexte où la Seine Saint-Denis est devenue porteuse de nombreuses expressions négatives, on notera que le « recyclage urbain » de ces sites tend à la valoriser et à valoriser l'avenir du territoire. Le processus de régénération urbaine représentant de nouvelles ressources économique, sociale, identitaire, culturelle a pour but d'améliorer l'attractivité des territoires touchés par la désindustrialisation.

Le réaménagement des friches s'inscrit donc dans une démarche stratégique globale conçue à l'échelle de la ville.

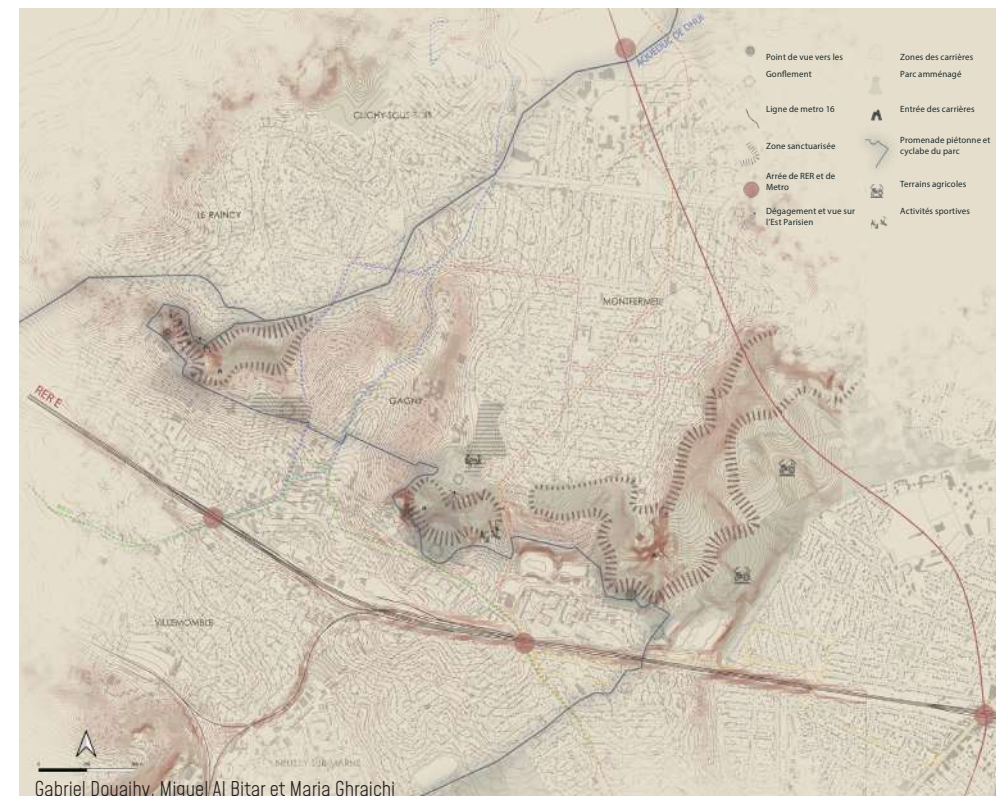
Repenser les friches par leurs lisières

La stratégie d'aménagement consiste à sanctuariser 70 hectares des terrains actuellement en friches présentant un risque d'effondrements et à aménager 17 hectares à la lisière de ces zones, tout en travaillant sur la continuité des espaces verts par une promenade allant du Parc du Croissant Vert au Sud vers l'allée de la Dhuis au Nord. Cette promenade écologique vient s'inscrire dans un projet plus vaste et plus ambitieux à l'échelle de L'île de France : celui du Parc des hauteurs s'étendent sur les plateaux de Romainville et d'Avron.

La passerelle longeant la lisière est conçue comme une immersion dans le milieu naturel avec des points d'observations plus larges au niveau des fronts de taille des carrières. Elle permettra de faire le

lien entre les différents espaces de loisirs, en limitant l'emprise au sol.

Ce projet a pour but d'inverser les valeurs : conserver le plein existant au lieu de remplir un « vide » urbain, valoriser la dynamique entre le sol fragile et la végétation au lieu de procéder à des travaux de défrichement, de mettre à distance l'homme au profit des animaux... L'aménagement du parc de l'invisible s'intègre en effet dans une logique visant à doter l'Est parisien d'un poumon vert, et en particulier le territoire du GPGE : une zone urbaine particulièrement dense.



Gabriel Douaihy, Miguel Al Bitar et Maria Ghraichi
Carte du projet du Parc de l'invisible



Gabriel Douaihy, Miguel Al Bitar et Maria Ghraichi
Carte du projet du Parc de l'invisible

« En se réveillant un matin, Monsieur Marto se précipita pour sortir de chez lui, car une longue journée de travail l’attendait. En tant qu’urbaniste, il est chargé de visiter un projet urbain déjà réalisé, appelé le parc de l’invisible, réalisé en 2030 par la commune de Gagny...

Monsieur Marto décida alors de prendre la ligne 16 récemment inaugurée, pour s’y rendre. En sortant de la station Chelles, il aperçut immédiatement sa destination, grâce au relief du terrain et à la présence d’une majestueuse butte qui se démarque dans le paysage urbain... En longeant l’avenue Albert Caillou, il s’approcha de ces sites industriels devenus, semble-t-il, une attraction et un objet culturel.

Bien que fatigué après 10 minutes de marche, Monsieur Marto se tenait enfin à l’entrée du Parc. Une passerelle en bois guidait les visiteurs à l’intérieur comme un entonnoir qui conduisit les promeneurs dans une forêt mystérieuse et chaotique. Monsieur Marto, se trouva alors immergé dans ce qui semblait être une forêt dense et sombre dont le sol se trouvait en contrebas par rapport à la passerelle et était complètement inaccessible aux visiteurs...

Après 15 minutes de promenade, il était déçu de ne pas avoir encore vu les fameuses carrières mais il continua son chemin malgré ce sentiment d’attente et de frustration que suscitait son cheminement...

Après quelques temps la passerelle s’élargit jusqu’à atteindre une forme presque ovale d’où l’on pouvait voir soudainement les fronts de taille des carrières de Gypse qui s’élevaient jusqu’à 10 mètres de haut. Ici, la végétation spontanée se développait sur ce terrain façonné par l’homme dont on pouvait toujours voir les traces. Les falaises des carrières étaient comme un socle monumental sur lequel s’implantait une forêt à la fois imposante et inaccessible. « Mais que se trouve-t-il dans les galeries souterraines que cachent cette forêt » se demanda Monsieur Marto en levant sa tête... »

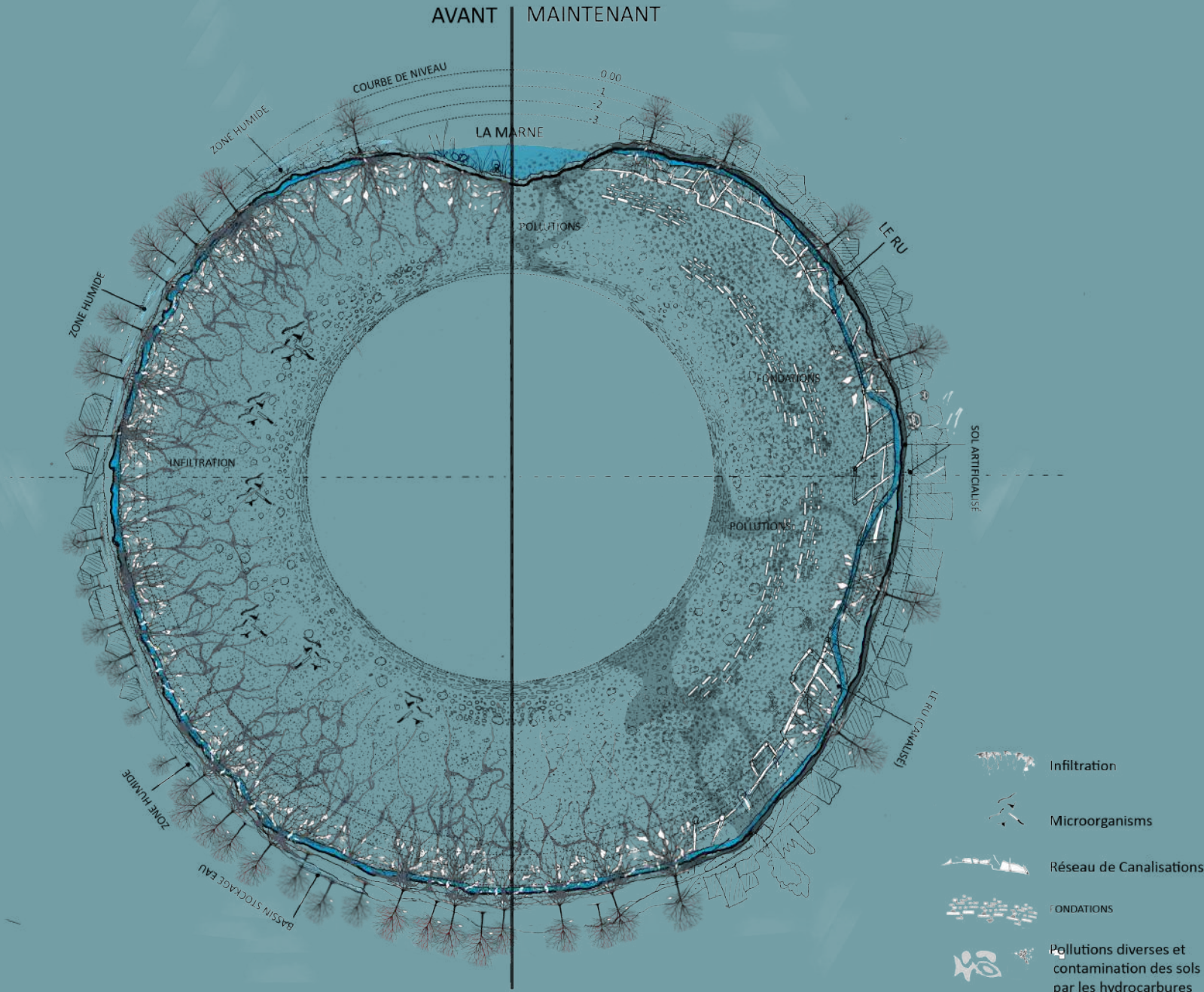
Extrait du récit de présentation du projet d’atelier
« Projet urbain » par Gabriel, Miguel et Maria

02. Les Thèmes

12 Média Ville et culture

30 Le territoire et les transports

34 Influences méditerranéennes



LES VILLES PAR LA MUSIQUE

LES CHANSONS QUI ONT RENDU CÉLÈBRES CERTAINES VILLES, ET CELLES QUI SONT DEVENUES LEUR PASSEPORT

Miguel AL BITAR

Pour découvrir de nouvelles villes, certains y partent en voyage, d'autres lisent un livre qui en parle ou regardent des photos, des films ou même des documentaires, sans oublier les nouvelles technologies numériques comme Google street-view. Mais le moyen le plus instantané, facile et immersif est pour moi de les découvrir à travers la musique. Écouter une chanson c'est se laisser emporter dans un voyage sensible et virtuel.

De nombreuses mélodies ont été composées sur autant de villes en les décrivant parfaitement, puisque la musique permet de créer une ambiance et faire ressentir une émotion. Certaines villes du monde ont toujours été une source d'inspiration pour les poètes, écrivains et compositeurs. Il y a même des chansons qui s'associent directement à leurs villes soit parce qu'elles sont liées à un moment ou un souvenir vécu dans ces espaces, soit parce qu'elles ont un style musical spécifique ou s'inspirent d'une culture qui inspire une mélodie.

Voici quelques villes qui ont inspiré de célèbres musiciens, et qui en témoignent à travers leurs propres chansons :

Il est cinq heures, Paris s'éveille,
Jacques Dutronc

Les chansons sur Paris sont nombreuses, et la plupart nourrissent l'imaginaire même de la ville, notamment celles dont le refrain nous marque l'esprit : « Les escaliers de la butte sont durs aux miséreux – Les ailes des moulins protègent les

amoureux ». Cette chanson nous rappelle pourquoi à la fois on aime et déteste notre Capitale et surtout, pourquoi on ne peut pas vivre loin d'elle trop longtemps.

Bruxelles je t'aime, Angèle

Cette chanson fait l'éloge de la ville de Bruxelles mais fait également la critique du séparatisme présent en Belgique depuis sa création en 1830 à cause de problèmes de langues. « *Laisse-moi le dire en flamand : Merci Bruxelles* » affirmant qu'après tout la Belgique unie est bien plus belle.

Amsterdam, Jacques Brel

« *Dans le port d'Amsterdam il y a des marins qui chantent* »

Dans ce titre, le chanteur se met dans la peau d'un narrateur qui assiste à un spectacle surprenant, une scène de la vie quotidienne des marins, ivres dans le port d'Amsterdam. Actions triviales voire bestiales, Jacques Brel se présente comme un homme seul attristé par une rupture amoureuse, assistant à une orgie dans une ville où tous les excès semblent permis.

New York, New York, Frank Sinatra

« *I want to wake up in a city that never sleeps* ».

Frank Sinatra a rendu cette chanson populaire en 1979 dans le monde entier, en mettant en scène le pouvoir fascinant de New York, une ville magnétique qui ne dort jamais.

San Francisco, Scott Mackenzie

« *If you come to San Francisco, Summertime will be a love-in there* »

Voici une chanson pleine de promesses qui parle de l'été 67, l'été de tous les possibles représentant une oasis de paix et d'amour à l'abri de l'hostilité du monde.

Si tu vas à Rio, Dario Moreno

Ambassadeur de la musique brésilienne avec ses chemises à fleurs et ses paroles légères, Dario Moreno, sort en 1958, « *Si tu vas à Rio* » qui rencontre un franc succès. Inspiré d'une musique du Carnaval intitulée « *Madureira chorou* », le chanteur nous invite à visiter « le petit village caché sous les fleurs sauvages ».

Stouh Adonis, Adonis

Cette chanson intitulée « *Stouh Adonis* » dont la traduction est « les toits d'Adonis », parle d'une commune d'une région côtière du Mont-Liban, décrivant la composition

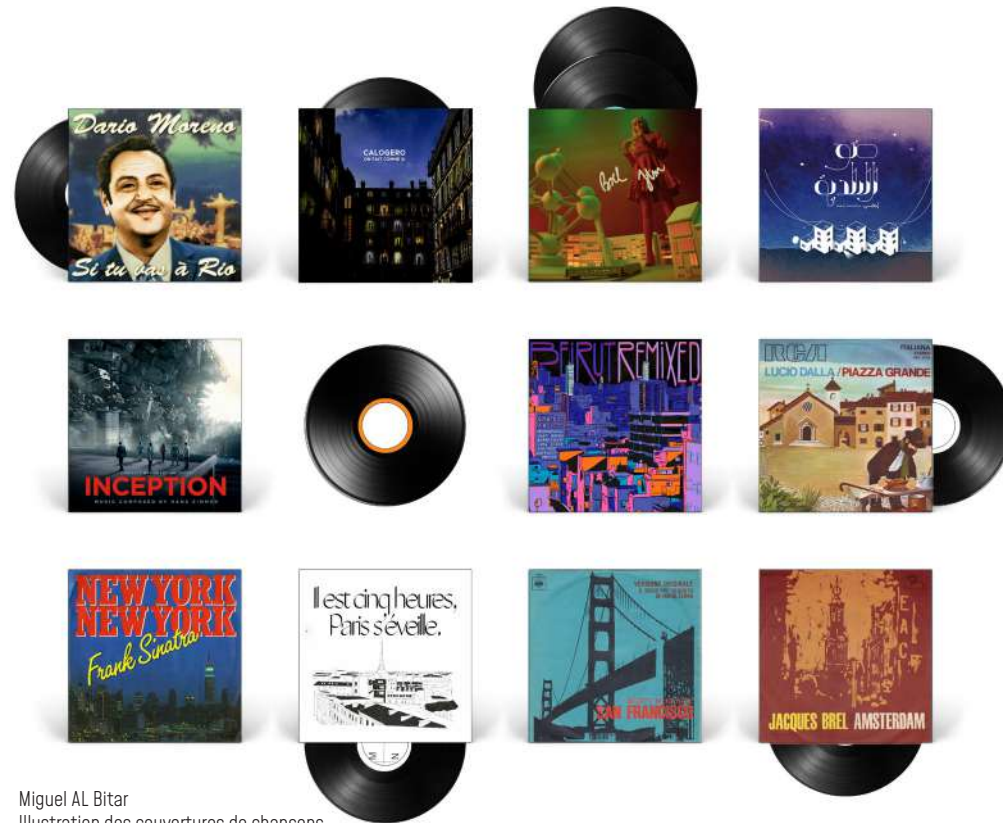
de la ville vue depuis les toits ainsi que le rapport des jeunes libanais à leur ville.

On fait comme si, Calogero

Sorti en plein confinement du Covid19, le morceau raconte comment les confinés perçoivent et s'adaptent à leur situation. « *Les balcons de la résistance* », la gestion des enfants ou encore l'absence de contact avec ses proches dans une ville déserte.

Inception, Hans Zimmer

La musique du film, simple au départ, s'intensifie pendant la découverte d'une ville mystérieuse qui se métamorphose avec le temps. Celle-ci est marquée par une montée en puissance par l'ajout régulier de nouveaux instruments, qui exorcise toute la tension accumulée pendant la découverte. Elle est devenue une entité essentielle de l'espace, un élément primordial pour épauler le concept de la ville et les émotions ressenties pendant cette découverte.



Miguel AL Bitar
Illustration des couvertures de chansons

ARCHITECTURE, MUSIQUE, TRANSPOSITION

Sovannara POM

La musique et l'architecture sont deux formes d'art complexes et très appréciées. En tant que formes d'art individuelles, elles interagissent et s'engagent profondément avec leurs auditeurs et utilisateurs respectifs, parvenant à produire un effet remarquable. Elles ont chacune leurs propres moyens et formes d'expression et uniques compositions. Ce qui est le plus fascinant est de voir le type de covalence et d'énergie qu'ils produisent en s'unissant. Cette fusion n'est pas aussi directe que la combinaison d'éléments visuels et de clips audio pour former des audiovisuels ou des films. Il s'agit d'une forme où l'un est défini par l'autre, où l'un est vu à travers la lentille de l'autre. Il s'agit davantage d'inspiration que d'impact dictatorial. C'est comme si l'on regardait le monde à travers un kaléidoscope, où les images existantes revêtent une nouvelle dynamique et sont perçues avec d'une nouvelle tournure.

La coalition de la musique et de l'architecture libère une résonance étonnamment séduisante qui parvient à capturer le temps, la progression, l'émotion, l'énergie et la vitalité. Elle fait sauter et bondir les volumes au rythme de la composition inspirante, effaçant la banale platitude de l'espace. Cette liaison introduit une profondeur et une énergie vivace qui nous impliquent à tant de niveaux. La célèbre déclaration de Goethe, « l'architecture est de la musique gelée et la musique est de l'architecture liquide » (Von Goethe, Johann Wolfgang, 1827) résume certainement toute la relation en une seule citation. L'idée est de pousser l'esprit au-delà de

l'imagerie physique de l'architecture et de lui permettre de transcender un royaume qui parle d'espace, de volume, de structure et de composition. Il s'agit de comprendre comment les concepts de sensualité, de mouvement, de rythme, d'engagement multi-sensoriel et de composition manquent dans l'expression architecturale et comment la musique, en tant qu'apport artistique, intellectuel et phénoménologique dans le domaine de l'architecture, peut combler ces fissures.

La musique, lorsqu'elle est mélangée à l'architecture, génère une fraîcheur fantasmagorique qui, lorsqu'elle est vécue, ressemble à un concert en direct de matériaux, de volumes, de lumière, d'ombres et de paysages. La coalition parvient à renforcer l'impact de l'architecture en tant que forme d'art et à créer une magnanimité dans sa composition, son expression et sa présence universelle. L'architecture a perdu sa sensualité et sa beauté en s'entrelaçant autour de la fonction et en réagissant de manière médiocre à l'environnement et à la technologie. Il est donc urgent de secouer l'assoupissement des concepteurs et de les inciter à explorer l'étendue de cette forme d'art en la fusionnant avec la musique.

La base de la transposition de la musique à l'architecture est la corrélation de la musique et des éléments architecturaux : rythme, texture, espace, volume et notation. « La musique est l'architecture en mouvement » (Xenakis, 1992). Elle peut être modifiée en ce sens que l'introduction de la musique dans

une synthèse d'architecture ajoute du mouvement et de la fluidité et conduit à l'étude de l'harmonie.

La transposition théorique de la musique découle du travail commencé par Pythagore sur la mélodie et la lutte pour le « principe universel de l'harmonie mathématique ou musicale sous-jacente » dans le monde (Hale, 2000). Issue de la théorie des proportions harmoniques, cette relation entre musique et architecture se fait sur la base des mathématiques, de la géométrie et des formules numériques. Transposition construite à partir de proportions et de formes, elle utilise l'espace comme un moyen d'articuler la complexité du langage musical et d'améliorer « l'expérience sensorielle du son » (McEwan, 2011).

L'initiation de Pythagore à la conversion intellectuelle de la musique en architecture mettait fortement l'accent sur l'harmonie et le rythme en tant que structures musicales de base qui subissent la transformation. « L'harmonie était facilement transposée en fils résonnants, tandis que le rythme, en appropriant l'idée d'une relation dans le temps à une relation dans l'espace, pouvait être transformé en rythme architectural » (McEwan, 2011).

La structure du système musical a formé celle du principe architectural.

Le verre ondulé de Sainte Marie de la Tourette

La fusion par Xenakis de l'idéologie pythagoricienne, des représentations modulaires et graphiques de Le Corbusier commence à s'étendre et à devenir plus complexe. Celui-ci explore les rythmes et forge sa propre compréhension des motifs rythmiques et des variations tonales.

Le sens des rythmes géométriques se reflète dans la façade de Sainte Marie de la Tourette, près de Lyon, projet commandé à Le Corbusier. Il s'agit de la façade ouest du monastère français. La conception transpose des rythmes musicaux, peignant un sens unique de musicalité

sur toute la façade. Il a introduit la qualité rythmique dans la façade en créant un sens du jeu avec les distances entre les coulées de béton, synthétisant le rythme sous la forme d'une conversion asymétrique, temporelle et graphique du morceau de musique.

Il s'agit d'une conversion graphique, d'applications de combinaisons et de permutations mathématiques, de superposition de lignes sur le rythme de la musique et de projections de lignes graphiques dans les distances physiques entre les éléments en béton, formant les dimensions des ouvertures.

Le résultat était étonnant : un bâtiment aux formes magnifiques. L'architecte a fait ressortir la véritable essence du terme « composition ».



Le Corbusier

LE CORBUSIER, ŒUVRE DE LA TOURETTE

configuration de fenêtre possible basée sur des partitions musicales



REF: McEwan, H. (2011). A Discussion of Xenakis and Varese, Metaphor and simile, Music and Architecture. London

L'ESPACE À TRAVERS LE CINÉMA

Sarah HUSEIN

Aussi longtemps que je m'en souviens j'ai toujours été séduite par le cinéma. D'abord, il s'agissait de vrais rituels, je regardais des films pendant de longues soirées, l'un après l'autre. L'écran m'a permis de voyager dans l'histoire des personnages et ainsi de découvrir d'autres mondes. Aujourd'hui, ce n'est plus seulement le voyage à travers l'histoire du film que j'observe, mais aussi l'espace et ses composants tels qu'ils sont représentés dans les plans séquentiels. La manière dont je regardais le cinéma a beaucoup été influencée par ma sensibilité à l'architecture, et cette dernière en retour par le cinéma. Ces deux mondes ont fusionné dans un seul espace où ils dialoguent et s'enrichissent perpétuellement. Pendant mes études en architecture, le regard que je portais sur le cinéma s'est graduellement intensifié, à travers certains enseignements tels que la théorie et la critique de l'architecture, où des concepts tels que la forme, l'espace et son expression m'ont été introduits. Peu à peu, en visionnant les films, je commence à discerner le cadre et à m'interroger sur le choix du cadrage, attentive à la lumière, à la matérialité de l'espace, et au mouvement de la caméra. En parallèle s'est développé un goût vers l'esthétique de la photo notamment pour sa capacité à faire parler l'espace. Et je me projette à présent dans l'espace de la photo et je le contemple tel que j'ai appris à contempler un objet architectural. Je m'interroge sur ce qui fait la qualité d'une photo : l'espace et son cadre, l'emplacement des personnages dans le cadre, et le rapport à la lumière naturelle « directe ou indirecte ». Le cinéma devient ainsi un moyen d'observer et d'analyser, à travers

l'écran, l'espace et le rapport de l'humain à cet espace.

Le Cinéma pourrait être un outil de représentation tant de l'architecture que du paysage. Je pense notamment aux œuvres du réalisateur américain Terrence Malick, dont le choix des espaces filmés relève d'une fine sensibilité aux qualités spatiales pour former des cadres splendides. Dans ses films, l'auteur s'intéresse à capturer des lieux où l'objet architectural est extraordinairement attaché à son environnement. Ses photos se saisissent du soleil, cherchant une atmosphère sublime qui appelle à la rêverie. Au cours de longues scènes, il s'amuse à filmer la nature et à la faire parler en mettant en scène sa grandeur et sa beauté intacte. Un autre réalisateur dont les films rejoignent ce registre est le réalisateur coréen Bong Joon-ho. Ses films sont pleins de scènes où les personnages apparaissent minuscules par rapport à un paysage très vaste, conçu par l'homme. Les personnages flottent dans ces espaces divers qu'offre leur ville ; des champs, des rues, et des cimetières, nous laissant questionner le rapport de l'homme à sa ville et la manière dont il l'a façonnée. Dans une scène de son film « Mère », le personnage principal parcourt un long chemin tracé dans un grand cimetière conçu comme des jardins suspendus. Cette scène m'a beaucoup fait penser à la manière dont on conçoit ces espaces destinés à enterrer les morts. Le cinéma devient ainsi pour moi un médium pour observer l'environnement bâti ou naturel et un prétexte à questionner son rapport à l'homme.

Le cinéma m'a parfois servi en tant qu'outil de documentation de la ville. Pendant



Terrance Malick
Song to song



Ladj Ly
Les Misérables



Bong Joon-ho.
Mother



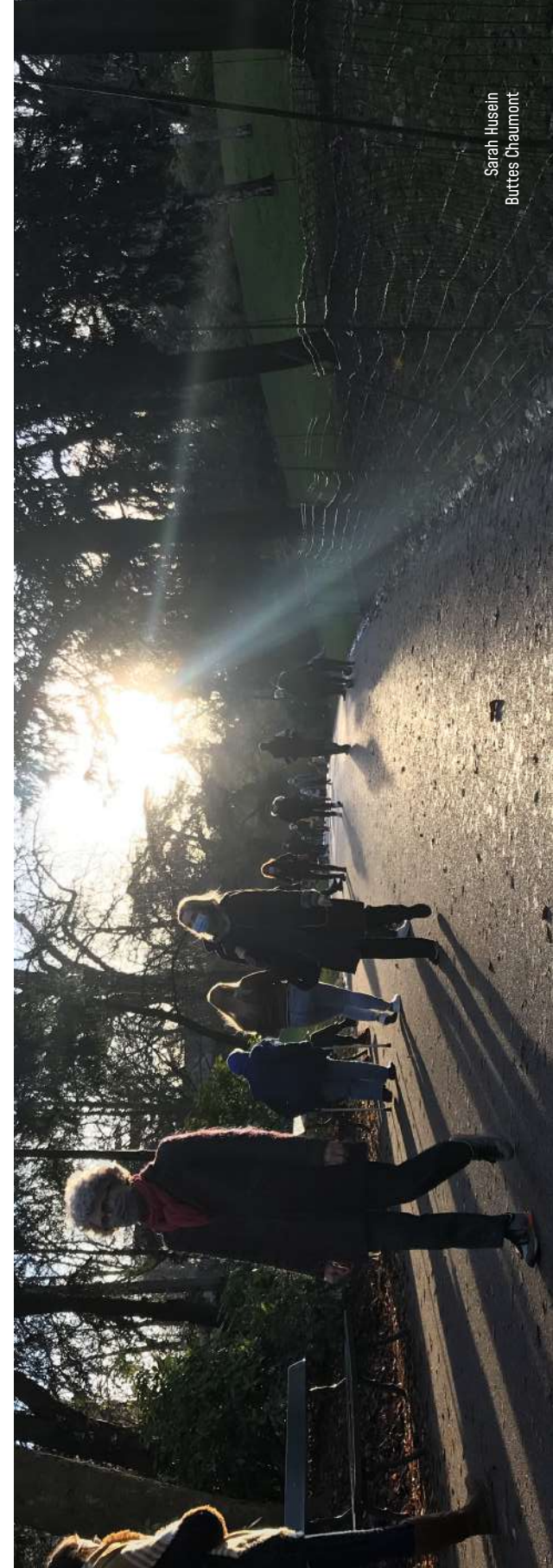
Bilel Chikri
Narvalos

la phase de diagnostic d'un territoire, j'ai souvent recours à des films tournés sur ce territoire, afin de confronter mon regard personnel avec ce que le film en révèle, ce qui me permet de l'appréhender davantage et de plonger dans un univers. Pendant ce semestre, nous nous sommes intéressés au quartier des grands ensembles de Clichy-sous-Bois. Le film *Les Misérables* de son réalisateur Ladj Ly, a été un document précieux dans l'appréhension du contexte de ce territoire. Il met en évidence la question d'échelle de ces constructions, qui façonnent le paysage périurbain à travers des scènes extraordinaires tournées depuis des toits terrasses de ces résidences. D'autres scènes parcourent les espaces communs de ces immeubles et mettent en valeur leur taille surdimensionnée qui évoque la machine. La question de la présence des espaces non bâtis dits « verts » qui occupent une superficie extrêmement importante de ces territoires ainsi leur manque de qualité sont aussi mis en avant dans le film. Ces espaces y sont filmés, encombrés par des déchets et, pourtant, appropriés par les habitants qui y créent des usages à proximité de leurs lieux d'habitation.

Un autre film, un court métrage cette fois-ci, s'inscrit aussi dans cette logique de documenter les mêmes quartiers de Grands Ensembles de Clichy-sous-Bois, c'est *Narvalos* de Bilel Chikri. Le réalisateur montre à travers plusieurs scènes,

la mise en opposition entre des espaces intérieurs communs sombres et des étendues de verdure. D'autres prises de vue mettent en lumière la grandeur des espaces libres laissant place à l'imaginaire de ce qu'ils pourraient devenir. Le film nous renseigne également sur la vie sociale qui s'y déroule en soulignant certaines qualités telles que la mixité ethnique des résidents, et les réseaux de solidarités intenses qui s'y sont développés. Ces deux films constituent un corpus qui a été essentiel pour ma compréhension du contexte de ce territoire et du cadre de vie qu'il offre.

Cette habitude qui ne m'a pas quittée donne autant d'attention à la composition de la photo qu'à la mise en place des plans du film, à son tour, fortement influencé mes choix du cadrage, attentive dans ma photographie personnelle. Quand je me promène, lors d'un trajet à vélo, je m'arrête aux endroits qui stimulent mes sens. Je les observe et je cherche à capturer le cadre qui pourrait raconter la position du soleil, la longueur des ombres, le contraste ou, parfois, l'harmonie entre les plans. Ce sont des détails qui attirent mon attention et façonnent ainsi mes expériences personnelles de flânerie à travers l'espace. La photo devient alors mon médium préféré quand il s'agit d'évoquer un espace et d'en élaborer un récit personnel.



Sarah Husein
Buttes Chaumont

TPOLOGIES ARCHITECTURALES ET URBAINES

PORTRAIT DE LA SOCIÉTÉ SUD-CORÉENNE À TRAVERS LE CINÉMA

Tristan HUGUEN

Né à la fin des années 1950, après trente-cinq ans d'occupation japonaise (1910-1945), suivie de la Guerre de Corée (1950-1953), le cinéma sud-coréen est d'abord apparu comme outil idéologique du gouvernement puis comme entité culturelle populaire et a connu un développement hors du commun. Industrie majeure du pays actuellement, il fait aujourd'hui partie du Hallyu, vague culturelle nationale qui s'exporte massivement à l'étranger et dont les productions rivalisent avec les plus grandes industries mondiales. Le septième art nous permet, à travers des blockbusters comme des films d'auteurs, de réaliser un portrait de la société sud-coréenne de sortir d'une vision stéréotypée ou fantasmée du pays, véhiculée par le gouvernement et ses différents médias. Ce portrait aux multiples facettes naît par le dessin de personnages mais est également constitué de lieux, d'ambiances et d'atmosphères qui composent le paysage sud-coréen. L'étude de ces lieux, notamment à travers les villes et leurs typologies architecturales, nous renseigne sur l'histoire du pays, son évolution, nous présente ses coutumes et traditions ainsi que ses dynamiques sociales. L'analyse des morphologies spatiales par le cinéma devient alors un outil historique et sociologique.

Surnommée Phénix, Séoul est la ville en perpétuelle mutation qui renaît de ses cendres. La capitale tentaculaire qui concentre la moitié de la population nationale, se caractérise par des quartiers contrastés,

aux typologies architecturales et aux morphologies urbaines opposées qui forment l'histoire du pays. Le chef d'œuvre *Mademoiselle / The Handmaiden* de Park Chan-wook (2016 – Image de gauche), qui met en scène une femme de chambre coréenne au service d'une noble japonaise retranscrit les premières mutations qu'a connu Séoul durant l'occupation japonaise. Les hanok, maisons traditionnelles se mêlent à une architecture coloniale imposante. On peut y voir l'entité la plus célèbre: le siège du gouvernement japonais, construit au milieu du palais royal représenté dans *The Age of Shadows* (Kim Jee-woon, 2016 – Image de droite). Sa destruction controversée en 1996 nous renseigne sur la problématique de la mémoire de l'occupation et de sa place dans le paysage urbain, et de la place qu'elle occupe dans le paysage urbains d'aujourd'hui. Des hanok, mais aussi des villas, ces maisons partagées de briques ou de béton, majoritairement cubiques et construites tout au long du XX^e siècle sont traversées par le protagoniste de *Locataires (Bin-jip / 3 Iron)*, Kim Ki-duk, 2004), un squatteur qui traverse Séoul de logement en logement et nous fait découvrir une multitude de typologies architecturales et d'ambiances.

Tout comme dans *Memories of Murder* de Bong Joon-ho (2004), où le spectateur est invité à entrer dans la vie personnelle des personnages et dans l'intimité de leur habitat. La manière d'habiter le sol, la relation subtile entre intérieur et extérieur par les cours et jardins ou encore l'approche de la ruelle comme typologie

urbaine centrale et vivante montre l'évolution de la ville dans la profondeur, du vacarme des boulevards au calme des logements.

Le film *Parasite* (2019) du même réalisateur, qui a obtenu quatre Oscars en 2019 met en scène la réalité des contrastes sociaux présents dans la société sud-coréenne à travers des cadrages urbains subtils qui conduisent le spectateur des maisons luxueuses aux logements vétustes en sous-sol.

Alive de Cho Il-Hyeong (2020) nous présente un autre composant majeur des villes sud-coréennes, les tanji, ensembles de logements modernes de grande hauteur construits depuis les années 1960 pour répondre à une très forte croissance démographique à nos jours.

Cette architecture aujourd'hui contestée en Europe n'a pas la même image au pays du matin calme, où la hauteur, les vues dégagées et le confort des logements neufs sont préférés aux habitations traditionnelles dégradées.

L'ensemble de ces typologies variées forment une ville contrastée et dynamique, et présente différents modes d'appropriation de l'espace, appréciée par les habitants et les touristes de plus en plus nombreux. L'approche de l'architecture et plus généralement des lieux dans le cinéma sud-coréen nous permet de découvrir de nouvelles facettes des villes, tant global tant spécifique, des avenues bruyantes aux ruelles intimes, en retrace l'histoire moderne du pays à travers les périodes qui l'ont façonné.



Parasite



Mademoiselle / The Handmaiden



The Age of Shadows



Bin-jip / 3 Iron



Memories of Murder



Alive

UTOPIES URBAINES ET INSULARITÉ

REGARD RÉTROSPECTIF AU VU DES ENJEUX CONTEMPORAINS DE LA VILLE

Gabriel DOUAIHY

L'île comme archétype urbain

Les utopies urbaines imaginées par des écrivains, des voyageurs ou encore des urbanistes ont toujours été une source de fascination et ont nourri un imaginaire pictural et littéraire en Occident. L'insularité, dans le sens propre et figuré du terme, est une caractéristique récurrente de ces villes rêvées. Elles sont souvent isolées, parfois même en autarcie grâce à une organisation circulaire et à des limites géographiques qui les séparent et les protègent du monde extérieur. La cité idéale de Platon, appelée Atlantide, est un exemple d'une telle ville : implantée sur une île, elle incarne l'inaccessibilité, l'isolement et l'abri.

Cette forme territoriale d'une ville insulaire lointaine et détachée de la réalité sera ensuite reprise par les utopistes qui succéderont à Platon. L'île comme archétype n'est pas un choix aléatoire, elle reflète les idées principales sur lesquelles sont fondées ces sociétés idéales telles que l'autarcie, l'harmonie avec la nature, la stabilité, l'absence de système monétaire et de propriété, etc. Ce choix formel a donc des conséquences sur l'organisation de ces villes.

Quels sont les principes urbains mis en avant à travers cette forme insulaire et pourquoi nous paraît-elle être aux antipodes de nos villes d'aujourd'hui ?

L'utopie de Thomas More et son territoire

Thomas More, en publiant son livre *l'Utopie* en 1515 à Londres, créa un nouveau genre littéraire. Il introduit pour la première fois la notion d'utopie qui est à l'origine le nom d'une île imaginaire où habite une société idéale. L'auteur anglais associe le préfixe latin « u » provenant du grec « ou' » (qui signifie non, ne pas) et « topos » (région, lieu), le mot Utopie signifiant donc « un lieu de nulle part. » Il n'est pas étonnant qu'il s'agisse alors d'une île, et qu'on associe ce lieu rêvé à une terre lointaine et inexplorée. Le monde n'ayant pas encore été découvert entièrement à l'époque de More, la mer était une étendue dont on ne connaissait pas les limites. Dans l'imaginaire du voyage, l'île est un lieu vierge sur lequel on peut projeter une société meilleure.

Contrairement à Platon, Thomas More décrit spatialement le territoire et l'urbanisme qui s'y implantent. La forme de l'île est comme « tracé au compas » et contient un golf qui lui donne un aspect de croissant. Sa géographie la protège contre les vaisseaux ennemis et crée un rempart naturel qui renforce l'isolement et l'indépendance du pays. L'Utopie contient cinquante-quatre villes réparties d'une façon homogène sur le territoire et construites à partir d'un même plan carré. Elles sont protégées par des remparts et sont entourées de terres cultivées par les citoyens. Aumore, la capitale d'Utopie située sur le versant d'une colline, est alimentée en eau par une rivière dont la source a été incorporée à la ville. C'est

l'image d'une ville autosuffisante qui exploite les ressources de son propre territoire pour subvenir aux besoins de sa population. Ses habitants ne cherchent pas à s'étendre sur le territoire des villes voisines puisqu'ils ne se considèrent pas comme les propriétaires de ces terres, mais plutôt comme les fermiers. La notion de possession et d'argent étant inexistante, cette population imaginaire ne surexploite pas ses ressources, elle produit le strict nécessaire de vêtements, de nourriture et d'architecture pour répondre à ses besoins vitaux. La vision de l'auteur qui date de 1515 s'apparente à une approche écologique de l'urbanisme. L'utilisation des ressources locales, la proximité des activités, l'agriculture locale et vivrière, un étalement limité et une sobriété des modes de vie sont toutes des questions actuelles que l'on retrouve dans *l'Utopie* de More.

À l'heure du réchauffement climatique, les métropoles subissent une réputation de moins en moins glorieuse. La ville devient non seulement un lieu antagonique à la nature, elle participe à sa destruction, elle symbolise la surpuissance de l'homme qui continue à produire, à consommer et à s'étaler. Les villes rêvées de la fin des années 50, ces mégas structures et ces villes spatiales sont à bien des égards aux antipodes de *l'Utopie* de More. Les villes infinies de Yona Friedman, de Peter Cook ou de Kisho Kurokawa, inspirées par le progrès technologique, mettent en avant un modèle social et urbain basé sur la rapidité des échanges et de la mobilité. Ces visions urbaines, qui dépeignent une humanité soumise à la grille, à la technologie et à la consommation, nous semblent inquiétantes, alors que la société de Thomas More représente un retour à un état naturel voire primitif de la ville.

ICARA, un microcosme circulaire

Dans ce même registre des utopies insulaires, nous pouvons évoquer Icarie d'Étienne Cabet qui prend connaissance de More durant son exil politique à Londres et s'inspire fortement de ses écrits. Il publie dès son retour en France en 1840, un roman utopique appelé *Voyage en Icarie*. Il dépeint une ville imaginaire

appelée Icara, parfaitement circulaire, et organisée selon un damier. Elle est traversée au milieu par un fleuve appelé le Tair dont le cours a été redressé par les icariens pour former une droite parfaite. Au centre, le fleuve se sépare en deux bras formant au milieu une île circulaire assez grande sur laquelle se dresse une statue qui domine tous les bâtiments environnants. Une trame rectiligne structure la ville en blocs égaux à l'intérieur desquels sont plantés des jardins gazonnés, fleuris et plantés d'arbres fruitiers. Icara est donc composée de 60 quartiers qui renvoient à 60 villes du monde ayant marqué l'histoire de l'humanité comme Rome, Paris, Londres, Pékin, Jérusalem etc. et s'inspirent du style architectural de chacune de ces villes. La forme circulaire d'Icare est celle d'un microcosme et n'est pas sans rapport avec l'imaginaire insulaire de Thomas More. L'urbanisme géométrique d'Icara reflète les principes politiques de cette société idéale comme par exemple l'ordre, la paix, la propreté, l'égalité, l'abolition de la propriété, le bien-être, etc.

Vers une relecture nouvelle des utopies insulaires

D'autres utopies urbaines empruntent également la forme circulaire et fermée d'une île, comme la Cité du Soleil du philosophe italien Tommaso Campanella ou la Saline Royale de Claude-Nicolas Ledoux.

Comment alors redécouvrir ces utopies urbaines au vu des transformations climatiques et sociales qui touchent nos villes d'aujourd'hui ? Que signifie pour un lecteur du 21^e siècle cette opposition frappante entre une ville, autosuffisante en ressources, stable et en harmonie avec son environnement, et la métropole que nous peuplons aujourd'hui ?

PHOTOGRAPHIER LES GRANDS ENSEMBLES

DE 1960 À AUJOURD'HUI

Isabelle DE KERSAUSON

Les grands ensembles ont été, dès leur création, un objet éminemment photographique. Les photographies témoignent de l'évolution des représentations sur ces réalisations emblématiques de la France de l'après-guerre faisant l'objet d'un récit alternant grandeur et décadence. Les grands ensembles sont, selon le géographe Yves Lacoste, « une unité d'habitat relativement autonome formée de bâtiments collectifs, édifiés dans un assez bref laps de temps, en fonction d'un plan global qui comprend plus de 1 000 logements environ », dont la construction a été réalisée entre 1950 et 1970, et qui ont rapidement fait face à de nombreuses difficultés : départ des propriétaires, enclavement, paupérisation de la population, sécurité... De l'idéal d'une nouvelle modernité à l'idée de nouveaux « ghettos » français, la photographie est convoquée, notamment par les pouvoirs publics, pour témoigner de la ruine du projet social ou fonder la reconnaissance de l'héritage architectural. Il s'agira ici de retracer l'histoire photographique des grands ensembles en région parisienne, des années 1960 à aujourd'hui.

Ce travail s'appuie sur un projet réalisé au premier semestre du DSA sur les grands ensembles de Clichy-Montfermeil, s'étant notamment appuyé sur le médium photographique, ainsi que sur une conférence de Paul Landauer, intitulée « L'Héritage du vide dans les grands ensembles ».

La photographie accompagne la construction des grands ensembles français dès les années 1950. Il s'agit de documenter les prouesses de la reconstruction française suite à la Seconde Guerre Mondiale et la nouvelle vie moderne incarnée par ces nouveaux quartiers. La photographie est alors un outil de communication politique pour mettre en valeur un nouveau modèle urbain et social. Les grands ensembles sont alors surtout représentés par des vues aériennes, qui véhiculent l'utopie moderne issue de l'État planificateur, mais qui montrent aussi leur démesure. Ils sont généralement photographiés comme des villes insulaires, sans intégrer le contexte urbain auquel ils sont venus s'accoler. Les photographes, comme Jean Biaugeaud, reçoivent des commandes de la Caisse des Dépôts et de Consignation. Jean Biaugeaud photographie par exemple les Courtilières à Pantin,

œuvre de l'architecte Émile Aillaud, dont l'insertion autour d'un parc urbain vient créer l'illusion d'une nature préexistante. Des séries de cartes postales sont aussi éditées dans les années 1960-1970, pour diffuser l'image d'Épinal autour des Grands Ensembles. La commande d'État se poursuit jusqu'aux années 1980, avec la Mission photographique de la DATAR (Délégation interministérielle à l'aménagement et à l'attractivité régionale), lancée en 1984 et pour laquelle le photographe Robert Doisneau réalisera une série sur les banlieues françaises de la région parisienne

Outre les plans et l'architecture, la photographie vise aussi à témoigner de l'histoire sociale des grands ensembles. Ces quartiers visent dès leur création à accueillir les classes moyennes françaises, comme le montrent les clichés de Jacques Windenberger racontant une vie de pionnier, un monde où tout était neuf et joyeux. Pourtant, la désillusion de ces pionniers arrivera très vite, avec la « sarcellite », induisant le départ des classes moyennes dès les années 1970 et l'arrivée de classes plus populaires, souvent issues de l'immigration dans les quartiers de grands ensembles. C'est cette transformation que raconte Bruno Boudjelal dans ses photographies. De façon plus récente, la série Périphérique, 2005-2008 de Mohammed Bourouissa, réalisée suite aux émeutes ayant eu pour épiscrite Clichy-Montfermeil, montre la poursuite du déclassement de ces quartiers et de leurs populations et vient esthétiser, par ses compositions, certains espaces symboliques comme le hall d'immeuble ou le parking.

Face aux difficultés sociales dans les quartiers de grands ensembles, la réponse

de l'État a rapidement été la démolition-reconstruction dès les années 1980 puis la rénovation urbaine dont l'ANRU (Agence Nationale de Rénovation Urbaine) est, depuis 2004, le bras armé, avec les PRU puis les NPRU. La photographie de Christian Siloé, notamment sa série Les grands chantiers de Montereau-Fault-Yonne, 2003-2008, montre la quotidienneté et la banalisation de la démolition. Le travail de Matthieu Pernot dans son ouvrage *Le grand ensemble*, illustre également cet acte fondateur de l'ère postmoderne que la photographie cherche à capturer.

Les grands ensembles entrent alors dans une nouvelle phase de leur histoire, celle de la patrimonialisation. Cette logique, portée par le ministère de la Culture, se heurte à celle de l'ANRU. En effet, en 2003, l'ANRU et le Préfet de Saint-Saint-Denis refuse de participer à la démarche d'inventaire du patrimoine d'Île-de-France, avec l'idée que les photographies des grands ensembles étaient trop plaisantes, et allaient donc à l'encontre de la politique de rénovation urbaine conduite par l'ANRU. La commande passée à Alex Mac Lean en 2010 est symptomatique de cette nouvelle mise en valeur du patrimoine urbain et architectural des grands ensembles.

Des photographes contemporains participent désormais de l'esthétisation de cette utopie perdue, à l'instar de Cyrus Cornut, avec sa série *Voyage en Périphérie*, 2010-2011, ou de Laurent Kronental avec *Souvenir d'un futur*, 2015, qui illustre les grands ensembles du Palacio à Noisy-le-Grand, de la Cité Pablo Picasso à Nanterre, des Orgues de Flandres (Paris 19e) ou des Étoiles de Renaudie à Ivry ainsi que leurs habitants seniors, restés les mémoires de ces lieux et de leurs promesses non tenues.



Photo personnelle, Le Chêne Pointu – Clichy-sous-Bois, 2021



Jean Biaugeaud, Les Courtilières, Pantin



Mohammed Bourouissa, Carré Rouge



Alex Mac Lean, Les Courtilières

FENÊTRE ET VIE SOCIALE

À QUEL POINT UNE FENÊTRE EST INTÉGRÉE DANS NOTRE MODE DE VIE ?

Jessica TAOUK

L'ouvrir quand il fait chaud, la fermer quand il fait froid. La voiler si besoin d'intimité et s'y poser pour socialiser. Avez-vous remarqué à quel point la fenêtre est intégrée dans notre mode de vie ?

Imaginez flaner le long d'une rue aux immeubles sans fenêtres, ces habitations imaginaire seront mornes et oppressantes. Nous sommes intrinsèquement liés à l'envie de profiter de la lumière du soleil ; c'est dans notre code génétique. Les fenêtres rendent cela possible et sont donc essentielles à une maison bien aménagée. De nombreuses études ont été réalisées pour montrer le lien entre les émotions et les rayons du soleil, privés trop longtemps les humains deviennent beaucoup moins sains d'esprit. C'est la raison pour laquelle des phénomènes tels que la dépression saisonnière existent – parce que la lumière du soleil joue un rôle vital et clé dans notre santé.

Pour être protégés des éléments et avoir un endroit sûr pour notre survie tout en recevant ces rayons bénéfiques pour notre santé, les fenêtres sont nécessaires. Mais au delà de l'aspect fonctionnel d'une fenêtre dans notre vie quotidienne, il existe une relation forte entre les habitants et leurs fenêtres.

Un projet de recherche anthropologique réalisé en 2012 auprès de 13 familles des villes et provinces de la Nouvelle-Zélande a révélé leur définition de la « bonne fenêtre » qui est bien plus qu'un outil purement fonctionnel servant à aérer la maison et à apporter la lumière du jour.

Un participant décrit le rebord de la fenêtre comme « l'emplacement d'objets qui y sont placés temporairement ». Cela confère au rebord un statut et un caractère dynamique et intéressant en raison de sa flexibilité.

Avec l'accès à la lumière du jour et les différentes orientations géographiques, nous pouvons remarquer le placement de certaines fleurs/espèces placées stratégiquement en fonction de la quantité de lumière provenant du nord, du sud, de l'est et de l'ouest.

Cette petite ouverture peut également avoir une valeur purement esthétique, un « showroom » avec lequel on peut jouer et qui peut être utilisé comme marqueur territorial.

Une fenêtre peut permettre une variété d'utilisations saisonnières comme une décoration lors d'occasions festives.

Ainsi, elle devient un point de discussion ou une interaction sociale. « Les voisins ont remarqué quand les rebords des fenêtres ont été changés et ont utilisé cela comme un moyen de montrer leur intérêt, une plateforme de socialisation », comme elle peut donner une idée du mode de vie de différentes sociétés. Par exemple, il suffit d'observer les petites fenêtres des maisons d'un village en Arabie Saoudite reflétant leur société conservatrice, ou de visiter les immeubles résidentiels de Budapest pour comprendre leur caractère social introverti avec des fenêtres ouvertes vers leurs cours intérieures, ou en passant simplement par le quartier de Camp el Abyad à Beyrouth où les fenêtres ouvertes à longueur de journée met en valeur l'importance des interactions entre

voisins ainsi que l'esprit extraverti de cette société.

La fenêtre donne aux gens un accès au monde qui les entoure et la possibilité de rester en contact direct avec le monde qui les entoure. C'est précisément en offrant à l'Homme cet accès au monde que la fenêtre crée un lien entre l'Homme et son environnement. C'est pourquoi nous pouvons parler des « qualités sociales d'une fenêtre ».

La fenêtre semble fournir aux gens une frontière, un seuil qu'ils peuvent contrôler. Elle offre à la fois distance et proximité à l'environnement.

Entre un espace privé et le monde public : une petite ouverture. Une ouverture qui nous rappelle le monde extérieur, le monde auquel on appartient.



Photographie de Beyrouth après l'explosion du port du 4 août 2020 – Bâtiments dépouillés de leurs Fenêtres et par conséquent, l'Architecture perd sa fonction, la vie sociale s'éteint et la ville perd son âme.



Jessica TAOUK
Modern Tripoli seen from a 918 years old window



Pripyat, Jean-Pierre RIEU



Pripyat, Jean-Pierre RIEU



Plombières-les-Bains 2022, Photo personnelle



Tunis, Dismalden

LA PRATIQUE DE L'URBEX

RÉVÉLATION DE L'HISTOIRE DES VILLES PALIMPSESTE

Yosra TOUATI

À la marge de l'atelier projet - DSA Projet Urbain

Entre la ville fantôme de Pripyat près de Tchernobyl, le Bunker sous la Gare de l'Est à Paris, ou les palais beylicaux délaissés à Tunis, les lieux abandonnés racontent une histoire révolue à travers un espace encore présent. Entre amateurisme, esthétique de la ruine et révélation de la mémoire collective, allons à la découverte de la pratique amateur de l'URBEX, qui peut aussi s'avérer une manière originale de se représenter la ville palimpseste.

Qu'est-ce que l'URBEX :

L'URBEX, contraction de Urban Exploration, inventée par Jeff Chapman aux États-Unis et pratiquée partout dans le monde, consiste à visiter des lieux abandonnés, sans propriétaires apparents et d'en faire des reportages vidéo ou photographiques. Si on recense ces lieux à découvrir, on trouve généralement des logements délaissés, des châteaux, des grandes usines désaffectées suite à la désindustrialisation, des hôpitaux, des cinémas, des centres commerciaux ou encore des stations de métro fantômes comme à Paris.

L'URBEX, étant une vraie transgression, effleure la limite de la légalité et est très dangereuse. Le périple d'un urbexeur(se) est jonché d'embuches. Celui-ci court le risque d'incendies, de l'effondrement de vieux planchers, de structures affaiblies, de vitres cassés et des détériorations multiples qui peuvent toucher un bâtiment éprouvé par le temps. Les risques auxquels il peut faire face ne s'arrêtent pas là car l'urbex peut

induire l'entrée dans un squat ou un lieu d'activités illicites. On doit donc savoir où mettre les pieds et être bien équipé pour faire face à ce périple : la caméra et la boîte de soins sont nos meilleurs amis. et on ne doit surtout pas sortir dans des expéditions de nuit tout seul.

Face à ces grands risques, pourquoi prendre la peine de faire de l'exploration urbaine ? Qu'est ce qui rend un espace visitable en dépit des problèmes auxquels on pourrait faire face une fois à l'intérieur ?

L'un des piliers de renversement des représentations liées aux lieux abandonnés qui passent de friches répulsives à lieux attractifs c'est l'esthétique de la ruine. La matérialité spécifique d'un lieu abandonné joue un rôle très important dans l'attrait à ces espaces. Les murs qui s'écaillent, les failles dans les toitures et ce qui en découle de jeux de lumières spécifiques valorisent les ruines contemporaines de manières à ce qu'elles deviennent des lieux convoités dans les repérages de sets de tournages et de shootings comme le sanatorium de Beelitz à Berlin devenu site de tournage du film *Stalker* d'Andreï Tarkovski. Une autre raison est la volonté politique des urbexeurs d'échapper aux contraintes dessinées par les autorités : l'acte de transgresser un espace vacant délaissé sans propriétaire où il est interdit d'entrer est une émancipation pour la personne qui le fait, surtout si elle est engagée dans une cause urbaine. Une partie des urbexeurs sont généralement des activistes du

droit à la ville ou de la sauvegarde d'un patrimoine délaissé à l'instar de Mourad Ben Chiekh alias Lost In Tunis (@dismalden sur instagram).

L'autre aspect qui pousse les adeptes d'Urbex à braver l'inconnu c'est tout simplement la curiosité et le désir de savoir, de découvrir des espaces urbains en déréliction. Une activité hors des sentiers battus, certes. Mais les lieux à la limite de l'espace connu ont des charmes inexplicables souvent par leur valeur architecturale ou patrimoniale. Un lieu abandonné devient ainsi un musée dont le temps est le scénographe. L'urbexeur se fraye alors son chemin de découverte à travers un espace comme il avance ou recule dans le temps. L'histoire du lieu s'offre à lui et il exhume par sa visite les vestiges d'un temps révolu, avec ses surprises et sa stimulation sensorielle et intellectuelle : elle engage tout l'être dans une prodigieuse promenade de découverte. La dimension attractive réside dans des imaginaires de cités perdues ou lieux à reconquérir. L'exploration urbaine permet donc de s'immerger dans des couches sous-jacentes d'une histoire parlante.

Le rôle de l'exploration urbaine dans la révélation des couches sous-jacentes de l'histoire d'une ville :

La ville, étant un produit de différents processus, surchargée de traces, ressemble plutôt à un palimpseste. La ville n'est pas une donnée : elle se modifie spontanément et subit les interventions humaines. Ses habitants ne cessent de raturer et de réécrire sur ses sols. Mais la plupart de ces modifications s'étalent sur un temps tellement long qu'elles échappent à l'observation de l'individu, voire d'une génération, d'où l'intérêt d'aller à la découverte de ses lieux abandonnés. L'exploration urbaine peut ici s'avérer une méthode originale d'enquête sur l'histoire de ces processus. Si on part de l'idée d'Aldo Rossi que « La ville est le locus de la mémoire collective », les délaissés sont des parfaits témoins de l'histoire collective des villes. Ils immortalisent

l'espace à un instant précis dans le temps et ils deviennent le refuge d'un certain imaginaire et montrent l'accumulation sédimentaire des traces historiques, des mutations sociales, urbaines, politiques et technologiques d'une ville. La révélation de l'histoire se fait par un accès à des états antérieurs des bâtiments. Et par une forme de « circulation dans l'épaisseur temporelle » du tissu urbain qui restent possibles par la visite d'un lieu abandonné qui est non seulement une réalité qui dure mais aussi le cadre de souvenirs et de mémoire collective. C'est d'ailleurs sur l'espace qu'il faut se fixer pour faire réapparaître les souvenirs. Il s'agit d'un espace qui rend visible les transformations du temps long et la mémoire.

« La mémoire collective prend son point d'appui sur des images spatiales et l'espace est pour elle comme une image immobile du temps » Sébastien Marot. Dans ce sens, les lieux abandonnés affichent aussi les mœurs et habitudes de leurs anciens occupants puisqu'on dit qu'on laisse une part de soi dans ce qu'on laisse à l'abandon. Entrer dans l'intimité de gens qui ne sont plus là baigne la visite dans un sentiment d'irréalité : on a l'impression du temps arrêté.

On parle ici de non-lieux réceptacles de mémoire et de mémoire réceptacle d'identité. Ces espaces révèlent aussi les passages d'autres visiteurs dont les pilleurs et les squatteurs. Les urbexeurs doivent se démarquer de ces derniers parce que la première règle de l'urbex est de ne laisser que des traces de pas et de ne prendre que des photos. Ils s'attachent à relever les persistances des temps révolus encore visibles dans des paysages enfouis dans nos villes par leur capacité à nous représenter localement l'épaisseur mémorielle des villes in visu. En partageant leurs vidéos et photos prises in situ, ils participent à mettre en lumière des parties sous-jacentes de l'histoire urbaine et à confirmer une nouvelle strate de la ville palimpseste. Ils nous font visiter l'invisible et font l'effort pour le représenter et en produire une idée.

LE COMMERCE DE RUE

ET SON RÔLE DANS LA CRÉATION D'UN ESPACE PUBLIC DYNAMIQUE DANS LE CENTRE-VILLE DE SANTIAGO DU CHILI

Geraldine Marie Díaz Stange

Récit d'un Santiaguino

Le Santiaguino qui vit dans la périphérie de la capitale. Il se lève à 6h30 du matin pour aller travailler dans Santiago Centro. Son trajet matinal débute par un voyage en bus qui le rapproche de la bouche du métro devant laquelle il retrouve Mme Carmen qui fait frire des sopaipillas¹ dans son vieux chariot. Les gourmands affluent de toutes parts, tellement, que le passant pressé doit descendre du trottoir pour continuer son chemin. Les sopaipillas à la moutarde de Carmen sont prisées en hiver, surtout le matin quand il fait froid et que certains n'ont pas eu le temps de petit-déjeuner avant de partir.

À l'heure du déjeuner, on sort sur la promenade Ahumada alors bondée de monde. Un jeune homme a oublié ses écouteurs dans le bus et s'arrête devant l'étal d'une vendeuse ambulante proposant tout un tas de produits colorés pour téléphones. Il continue sa route jusqu'au parc où il s'installe sur l'herbe pour pique-niquer. Un vendeur portant un sac à dos énorme s'approche et lui offre une boisson glacée contre quelques pièces, un autre vient lui tendre des alfajores² faits maison. Avant de reprendre le boulot, il passe par le quartier Lastarria pour voir les artistes de rue, les artisans et leurs nouvelles réalisations s'approprier le mobilier urbain, le sol et les façades alentours.

1 La sopaipilla, sopapilla, sopaipa ou encore cachanga, est une tortilla de farine de blé, frite dans de l'huile ou du beurre. Il existe beaucoup de façons de la préparer, mais elle comprend fréquemment, comme ingrédient principal, du potiron ou calabaza.

2 Biscuit fourré de confiture de lait et enrobé d'un nappage au chocolat.

En partant, il se rend compte qu'il pleut : un homme l'accoste avant même qu'il n'ait le temps de se rendre compte qu'il a laissé son parapluie chez lui, et lui présente un bouquet de parapluies bleus. De nombreux marchands ambulants s'affairent à vanter leurs marchandises, à l'abri des toits des grands magasins. Soudain, le passage se retrouve encombré par une foule agglutinée autour des bijoux de Pedro et des écharpes de Maria qui ont attiré l'attention générale. Marcher sous la pluie devient long... « Vienen los pacoóóóos ! » (« La police arrive !) et en quelques secondes les vendeurs de rue disparaissent en laissant le vide derrière eux. La rue est bien plus large qu'elle ne le paraissait, mais la vie s'est éteinte. Fini les voix chantantes, les accolades amicales, les odeurs alléchantes et les couleurs chatoyantes. Tout le monde rentre à la maison. On rembobine et on recommence.

Récit d'une marchande ambulante

Janette se lève tôt le matin, et retrouve chaque fois son chariot plein de chaussettes et de tissus achetés au grossiste de la capitale. Elle rejoint son emplacement à côté de José qui vend du café chaud et de Bastian, qui prodigue des herbes naturelles contre tous les maux du pays. Un jeune péruvien vend des foulards, assis toute la journée sur sa chaise en plastique, bravant le vent, la pluie, la chaleur avec la même constance. Janette n'avait pas les ressources nécessaires pour faire les études qu'elle souhaitait, mais elle voulait pouvoir offrir cette chance à ses enfants et surtout ne pas voir

sa famille dans la faim. C'est pourquoi, elle vend aujourd'hui à la sauvette. Son fils Juan est à l'université depuis cette année. Janette est fière de son travail, car elle pense qu'il est décent malgré son caractère illégal. Elle ne vole pas, elle se débrouille le plus honnêtement qu'elle peut et le fait avec tout son cœur.

Le commerce de rue dans le centre de Santiago

Le commerce de rue est présent dans toutes les villes du pays, mais le centre-ville de la capitale est un exemple particulièrement parlant.

Au Chili, le commerce de rue est considéré comme faisant partie du commerce informel car il n'est pas soumis aux taxes et les marchands ne possèdent en général aucune autorisation des municipalités. C'est pourquoi les vendeurs, s'ils sont surpris en infraction, sont condamnés à une amende et arrêtés par la police. C'est un sujet abordé très souvent par la Chambre de commerce nationale contre lequel elle souhaite renforcer ses mesures. Malgré son caractère illégal et la multiplicité des critiques, il existe des aspects positifs indéniables liés à cette activité : à savoir le dynamisme qu'il donne à l'espace public et aux relations sociales.

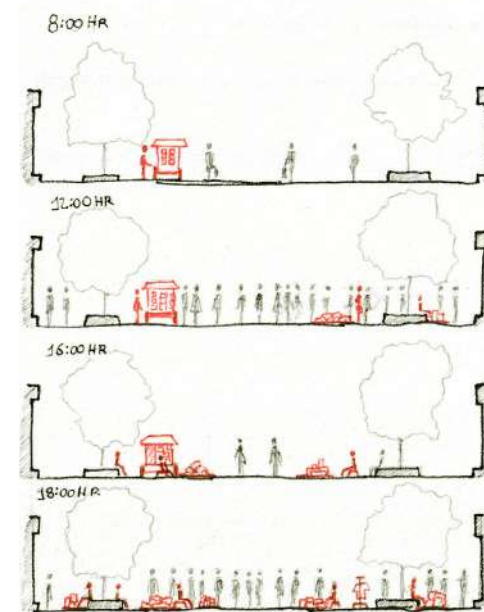
Le commerce de rue s'établit généralement à proximité des lieux stratégiques tels que les sorties de métro, leurs rues alentours, les rues piétonnes les plus importantes (le Paseo Ahumada) les secteurs commerciaux (l'Alameda, le marché Tirso de Molina), ou encore dans des secteurs touristiques et culturels (le quartier de Lastarria).

Pour montrer la variété et la temporalité de l'utilisation de l'espace public par le commerce ambulant, deux exemples considérés comme remarquables sont présentés :

Barrio Lastarria : le quartier de Lastarria se caractérise par sa richesse culturelle. On y trouve de nombreux musées, théâtres, restaurants, galeries d'art, cafés et boutiques. Le quartier est structuré

autour de la rue José Victorino Lastarria. Du lundi au vendredi, le commerce de rue est régulier et modéré. On retrouve des points stratégiques proches du métro Católica et sur une section de la rue Lastarria dédiée aux piétons. On peut trouver des plats préparés par les marchands, des objets anciens à chiner, des artistes et des photographes. Le week-end, le commerce de rue occupe davantage l'espace public. Il s'installe de chaque côté de la rue, sur toute sa longueur. La grande majorité des produits vendus sont liés à l'art et au design artisanal, aux livres, aux objets anciens, ou aux vêtements de seconde main.

Paseo Ahumada : C'est la rue piétonne la plus fréquentée du Chili (deux millions de personnes y passent chaque jour). Elle est considérée comme la rue commerçante la plus importante du pays. Ici, le commerce de rue s'établit du lundi au dimanche sans distinction. L'utilisation de l'espace public par les marchands ambulants varie pendant la journée : l'activité s'intensifie à partir de midi (heure du déjeuner), puis en fin de journée à partir de 18h00. On y trouve des accessoires de beauté, des vêtements et appareils électroniques.



Geraldine Marie Díaz Stange
Coupes Rue Paseo Ahumada

DERRIÈRE LES FAÇADES, UNE VIE, UNE VILLE

UN TRAJET, DES RÉFLEXIONS

Joumana CHARIF YAKAN

« La région Normandie et SNCF vous souhaite la bienvenue à bord du train Nomad à destination de Rouen Rive Droite ».

C'est au son de ces mots que débute mon trajet de la gare parisienne Saint-Lazare vers Rouen. Un paysage urbain, varié et riche défile sous mes yeux, racontant de longues histoires qui ont débuté en 1843, date de l'inauguration de cette ligne. Reliant Paris Saint-Lazare au Havre et franchissant six fois le fleuve, cette ligne de longueur de 228 Km est aujourd'hui l'une des grandes artères du réseau ferré français.

Cependant, ces grandes infrastructures de transport, bien que servant à lier les territoires lointains et faciliter les déplacements entre les grandes villes en aboutissant ainsi à leur développement, ont également des effets négatifs en terme de nuisance pour les populations riveraines, mais aussi de fractures dans les tissus urbains qui ne cessent de se densifier.

Tout au début de mon trajet, la ligne Paris-Le Havre est située en tranchée (photo 1), avec des façades des deux côtés de la ligne. Cette photographie révèle la complexité de la cohabitation entre l'infrastructure de transport et l'espace urbain. Les emprises de la voie ferrée séparent la ville et constituent une sorte de rupture. Cette coupure physique impacte directement les déplacements des populations.

Les façades presque alignées avec le mur de la tranchée témoignent d'une centaine de voyages par semaine, de milliers par an, et elles tiennent toujours debout depuis plusieurs décennies. Qui se cache derrière ces fenêtres ? Qui vit aux abords de la voie ferrée et accompagne une centaine de voyageurs toutes les heures ?

La proximité des infrastructures de grandes lignes peut avoir certainement des avantages : l'accès rapide au modes de transport, la disponibilité d'un grand nombre d'équipements et de services. Mais les nuisances continues peuvent rendre ces bâtiments inhabitables, et « la cohabitation entre l'homme et les machines en mouvement » insupportable, d'où le départ des habitants et la transformation des usages en activités tertiaires. Voilà un appartement récemment vendu, c'est bien affiché sur le panneau au droit de son petit balcon (photo 2).

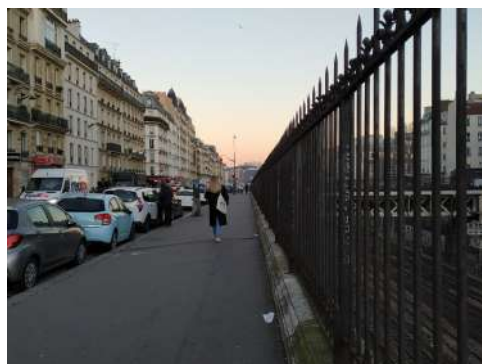


Photo 1 - La tranchée de la ligne ferroviaire au départ de la gare Saint-Lazare

Une coupure, une barrière, une limite ?

Les lignes ferroviaires sont des limites physiques qui provoquent des ruptures spatiales et sociales.

Habiter cette limite affecte la sociabilité et la dynamique des populations riveraines. Ainsi la ligne ferroviaire qui était au service du désenclavement du territoire est devenue l'une des causes de la fracture spatiale.

Dans la société d'aujourd'hui où la mobilité prend de plus en plus d'importance, il est donc nécessaire de réinterroger les ouvrages déjà construits afin de limiter leurs effets négatifs, mais d'également repenser la conception et les modes de production des futures lignes afin d'atteindre une meilleure intégration dans leur environnement urbain direct.

La signature d'une convention entre l'État, SNCF, et Bruitparif est l'une de ces orientations qui visent à réduire l'impact environnemental du transport ferroviaire en Île-de-France, à travers un diagnostic acoustique ayant pour but la réalisation de travaux pour réduire le bruit lié au transport ferroviaire.



Photo 2 - Les façades en face de la ligne ferroviaire.



Photo 3 - La barrière entre la ligne ferroviaire et la Rue de Rome.

LE RÉSEAU VIAIRE ET SES INTERSTICES

Elie ZGHEIB

Les routes ondulent et sinuent dans nos paysages urbains et périurbains. Elles dessinent nos villes en alignant les bâtiments et en ouvrant des perspectives. Elles passent par des points hauts, des points bas ou longent une vallée. On les traverse très souvent et même tous les jours. Indifférents par moments, impressionnés par leur paysage envahissant par d'autres. Ces constructions aux compositions contrastées et géométriques d'une netteté parfois tranchante, façonnent le paysage perçu et constituent la première impression du territoire, qu'il s'agit de ponts-routiers, de simples voiries, d'autoroutes, ou bien de voies ferroviaires. Ce sont les paysages quotidiens les plus fréquentés par les habitants.

Alors que l'urbanisme contemporain ne conçoit plus la voirie pour ses seules qualités circulatoires ou fonctionnelles, ce secteur qui semble créer son propre réseau, garde en arrière-plan une multitude d'espaces résiduels dépendants de ces espaces de circulation. Des interstices, que l'on nomme aussi terrains vagues ou friches, représentent un potentiel inouï de requalification. Pour l'anthropologue et ethnologue Marc Auger, la société actuelle mute vers ce qu'il appelle la surmodernité, qu'il décrit comme un excès d'espaces, de temps et d'individus. Par excès d'espaces, il traite la rapidité croissante des moyens de transport qui donnent accès à de plus vastes territoires. Les modalités de transports actuelles sont responsables de la globalisation de l'urbain : « Alors que la ville contrôlait les flux, la voilà prise en

otage dans leur filet (network), condamné à s'adapter, à se démembrer, à s'étendre avec plus ou moins de mesure.

Alors qu'elle correspondait à une culture des limites (identité), la voilà vouée à se brancher sur un espace illimité, celui des flux et des réseaux, qu'elle ne contrôle pas » (Mongin, 2005 ; 13). Ces espaces délaissés, résultants de l'étendu du réseau de transport, sont désormais des espaces à potentiel de requalification. On pourrait ainsi se demander comment des interventions architecturales pourraient-elles être imaginées afin de réutiliser et de conférer un nouveau sens à ces secteurs à priori inhospitaliers ?

« Les interstices sont là pour nous rappeler que la société ne coïncide jamais parfaitement avec elle-même et que son développement laisse en arrière-plan nombre d'hypothèses non encore investies » (Pascal Nicolas-Le Strat, 2008 ; 118).

L'enjeu principal est de transformer ce secteur et de le muter en une zone qui offre une autre expérience du lieu. Cela n'est possible qu'en incitant une multiplicité d'activités et de manières de vivre le lieu. La ville peut devenir un laboratoire fécond d'expérimentations de diverses pratiques urbaines pourvu que la standardisation ne soit pas le mot d'ordre de son développement. (Lévesque, 2002)



Photo: Jean-Marc Yersin



Photo: Jean-Marc Yersin

« Les pratiques artistiques remplissent souvent ce rôle de dévoilement ou de révélateur, de déploiement ou de dépliement de ces potentialités accumulées par une société devenue multitude » (Nicolas-Le Strat, 2008 ; 118).

Plusieurs projets à vocation artistique s'activent au cœur des terrains vagues, qu'il suffise de mentionner l'exemple de l'îlot Fleurie au tournant des années 2000 qui a vu le jour sous les bretelles de l'autoroute Dufferin Montmorency au Québec.

De même, ce sujet intéresse plusieurs photographes qui explorent les villes et ses constituants et qui nous font montrer à travers leur yeux les paysages viaires et leurs résidus d'espaces. On peut citer l'ancien co-directeur du Musée suisse de l'appareil photographique, Jean-Marc Yersin qui cadre en noir et blanc des structures autoroutières, des usines, des constructions de montagne. Dans son récent projet, ses photographies illustrent le conflit entre le bâti et les paysages de l'Arc lémanique, du Rhône, des Alpes, un conflit entre paysage naturel et paysage de formes géométriques et organiques bien dessinées.



Photo: Jean-Marc Yersin



Photo: 2005, Denis Chabot, *Le Monde en images*, CCDMD

RECONSTRUIRE L'IDENTITÉ PERDUE DE BEYROUTH

Maya SALIBA

Le terme identité tellement utilisé dans les années passées est devenu de nos jours source de nombreux débats. Pourtant on se réfère inlassablement à cette notion complexe et difficile à définir. Une notion qui ne peut exister indépendamment de certains éléments : la mémoire, l'oubli, l'histoire, le passé ; couches qui rendent son état de plus en plus imprécis et qui résultent d'une identité en crise, en souffrance et en voie de disparition. Tout cela va mener à une reconquête de l'identité, ou plutôt à une meilleure identification et mise en place de cette dernière, qui une fois appréhendée, se dérobe de nouveau. Alors, reconstruire une identité perdue, anéantie et détruite d'un peuple, d'une ville, revient à bien définir l'évènement qui a mené à cette destruction afin de pouvoir panser et refermer la faille. Enfin, pouvoir habiter la ville revient à affirmer l'existence d'un passé et à accepter l'émergence du futur.

On peut citer Beyrouth parmi les villes qui ont été touchées par des événements durs et qui vivent cette polémique d'existence, où s'affronte des rivalités pour forger une identité.

Avant 1975, Beyrouth est une ville multiconfessionnelle, une combinaison de cultures, d'affaires, et de divertissements ; une mosaïque de fonctions. La capitale était un tissu vivant de lieux et de pratiques d'identité et de convivialité. Malheureusement après la guerre civile et la reconstruction, le centre-ville a subi un phénomène de mutation lui donnant une autre identité faisant abstraction de la dimension culturelle. D'où le passage

du multifonctionnel au monofonctionnel conduisant à une perte de l'identité sociale et culturelle du centre-ville. La reconstruction a anéanti tout ce qui caractérisait le centre d'avant-guerre tout en faisant place à l'oubli et à la discontinuité entre passé et futur.

Passons ensuite à une comparaison du centre-ville avant et après la reconstruction afin de mettre en valeur les aspects importants du tissu urbain de Beyrouth qui se sont effacés. Le secteur de l'art et de la culture est un des principal dont la « Place des martyres » est révélatrice de cette complexité. Celle-ci a été le lieu où ont été ouverts les premiers théâtres, salle de cinémas et

la vie nocturne. Plus on s'éloigne de cette place, plus le secteur culturel s'estompe. Or l'état actuel fait abstraction de ces éléments culturels. On peut citer par exemple le cinéma métropole et le cinéma empire qui ont été remplacés par des bâtiments bureautiques et résidentiels sans aucun effet culturel bénéfique sur l'entourage. De même le cinéma Rivoli et le cinéma Odéon ont été rasés complètement. Le cinéma dôme est le seul survivant de ces aspects culturels. Cependant, sans aucun usage il est de nos jours délaissé. Un autre exemple qui reflète la situation actuelle est l'immeuble Lazarieh. Ce dernier était multifonctionnel, dans lequel se localisait l'école des beaux-arts qui comprenait plusieurs disciplines : école de musique, de peinture et d'architecture. De nos jours, l'immeuble Lazarieh est remplacé par un centre commercial : bureaux, restaurants et vie nocturne effaçant ainsi toute identité culturelle de ce bâtiment.

En addition à tous ces éléments socio-culturel qui ont disparus il est primordial d'ajouter l'exemple de l'ancienne limite de Beyrouth qui est la limite allant de la corniche vers le port.

Cette limite était connue sous le nom d'avenue des Français. Elle était une promenade, un espace public générant une interaction sociale entre des personnes de différentes classes. Cet espace public était tout le temps animé par différentes fonctions tel que les rencontres sociales, les soirées musicales en plein air, les cafés trottoirs, et les marchés... La destruction de ces espaces de la ville a été un des premiers effets dévastateurs de la guerre. Aujourd'hui, l'ancienne limite est devenue l'interface entre les terres récupérées (le Waterfront qui est un espace artificiel construit sur la surface de la mer méditerranéenne) et le quartier central de Beyrouth. On peut en déduire que le centre-ville a subi un phénomène de mutation.

En détruisant la ville et ses pierres l'identité d'un peuple et d'une ville ne doit pas disparaître. L'identité est ailleurs. L'identité ne doit pas être attachée à la matérialité mais à tout ce qui fait que cette ville soit elle-même. Le changement doit être conceptualisé comme ni l'effacement, ni la poursuite de la ville, mais comme une nouvelle strate qui se solidifie et s'intègre dans la ville tout en gardant la mémoire et l'image de la ville. La ville doit être une continuité du passé au futur, elle ne peut jamais être en rupture.

Maya SALIBA
D'une ville multifonctionnelle à une ville monochrome



LE JARDIN ARABO-ANDALOU MAROCAIN

UNE MÉDITATION À CIEL OUVERT

Imane SRAIDI

Depuis la nuit des temps, les jardins se font le miroir de la culture, la philosophie de vie, l'histoire et le patrimoine des hommes afin de créer un paysage singulier, meublé par la mémoire des civilisations.

Au Japon, le jardin rend hommage à la nature et surprend par son exotisme et son invitation à la méditation et au repos. Composé de tous les éléments essentiels pour la mise en scène du minéral, végétal et aquatique parés d'autres éléments décoratifs typiques.

Ainsi, le jardin à la française, géométrique et rigoureux, est conçu selon une autre philosophie qui illustre l'ordre et la maîtrise de la nature. Rien n'est laissé au hasard : le végétal, domestiqué et sublimé, y offre un spectacle admirable en toutes saisons.

Cette multiplication de conceptions du jardin, trouve ses racines dans de nombreux univers culturels. Or, quelle que soit la philosophie paysagère de ces espaces, le jardin arabo-andalou reste unique par sa beauté toujours au rendez-vous pour emmener le cœur et l'âme en un voyage au cours du temps. Un voyage entre les coins secrets du jardin d'Éden.

Au Maroc, l'histoire millénaire des jardins a commencé au XII^e siècle et trouve ses origines dans la tradition islamique persane. Elle s'est longuement développée et a atteint son apogée en Andalousie, qui sans aucun doute, a marqué

la révolution du jardin arabo-musulman, dit « Bستان » en incarnant le symbole d'une civilisation qui transcende les frontières et transmet la beauté de son patrimoine et la force de son savoir-faire partout dans le monde.

Ce jardin veut mettre en valeur le succès d'une phase du passé, où la civilisation andalouse, présentait une des plus brillantes périodes. Aujourd'hui, ce modèle de jardin assez atypique, se voit comme un exemple scientifique et paysager unique.

Voluptueux et poétique, le jardin arabo-andalou est souvent protégé par des remparts qui l'isolent des nuisances du monde extérieur et de l'intrusion perçante du soleil. Ceci renforce son caractère de jardin royal secret.

Il se caractérise par une forte symbolique, tout comme le jardin japonais, français ou anglais, et par une adaptation intelligente au territoire et à l'environnement. Du fait que ce dernier s'est développé principalement dans un climat chaud et aride, son architecture et son aménagement se sont basés sur :

Un jardin étagé

S'inspirant des oasis : les arbres tels que les palmiers, les cyprès agissent comme une barrière naturelle contre les rayons de soleil. La richesse florale, quant à elle, offre un voyage sensuel entre les parfums exquis de jasmin, citronniers, lauriers, etc.

L'eau : élément central et fondamental

Il s'agit du cœur du jardin arabo-andalou. Omniprésent à travers les agréables fontaines ornementées, les bassins et les canaux existants pour irriguer l'ensemble des plantations.

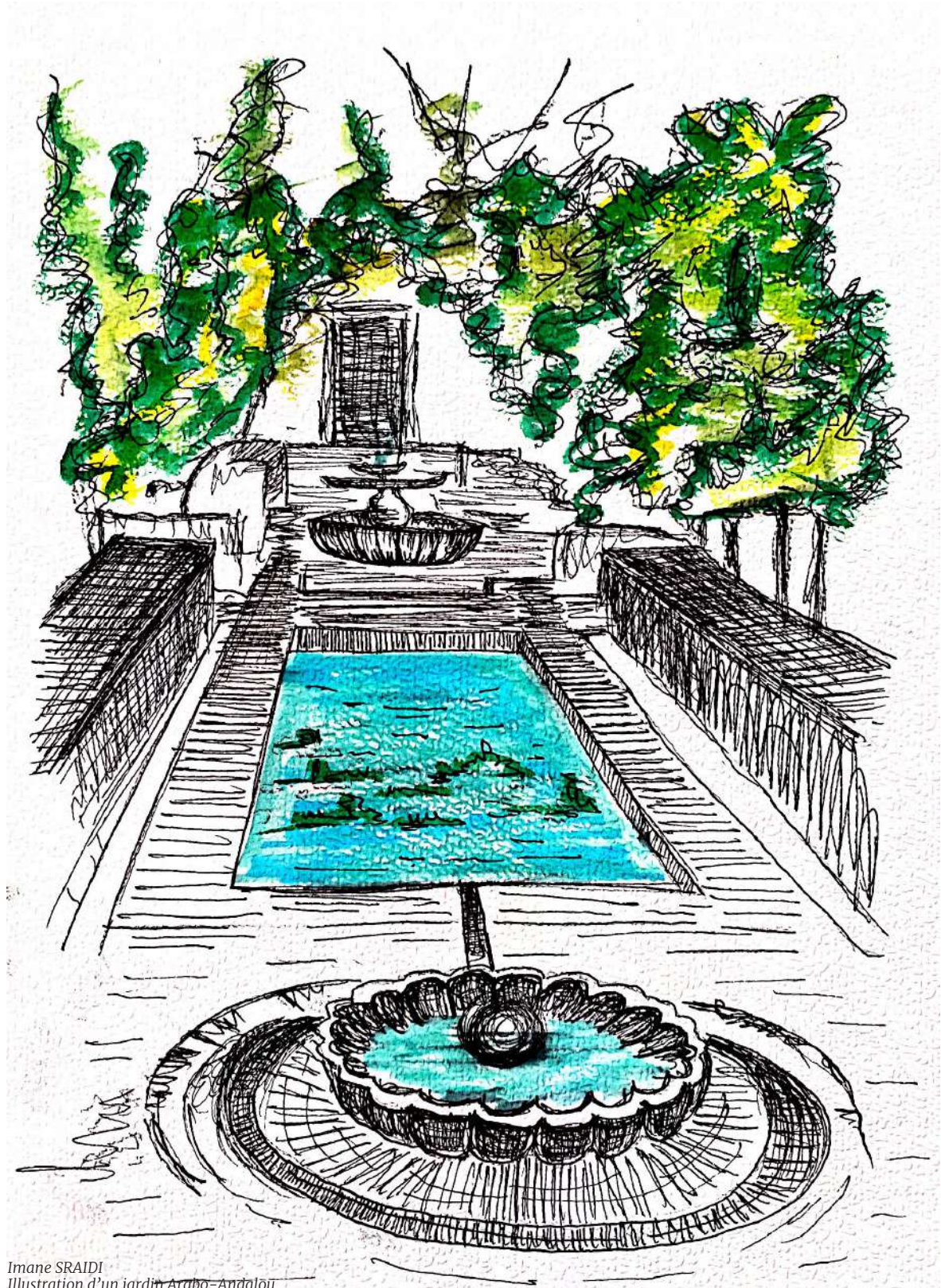
L'eau a également une fonction d'esthétique et de bien-être. Ses reflets sur la céramique et la mosaïque colorée, les murmures apaisants des bassins et des jets d'eau qui riment parfaitement avec le chant des oiseaux et la beauté des papillons attirés par les fleurs, transportent l'âme humaine. Le génie des hydrauliciens arabes se distingue clairement dans les jardins andalous et dans les palais de Fès, Marrakech, Meknès ou Grenade qui témoignent jusqu'à présent de leur savoir-faire unique.

L'ombre

Le jardin possède de multiples sentiers ombragés, procurant ainsi une véritable protection solaire et cédant l'occasion pour profiter de la couleur naturelle des plantes et des fleurs, mises en place et orientées soigneusement pour un espace paysager de détente où se tissent lumière, ombre, couleur et parfum.

Un lieu de rencontre et de culture

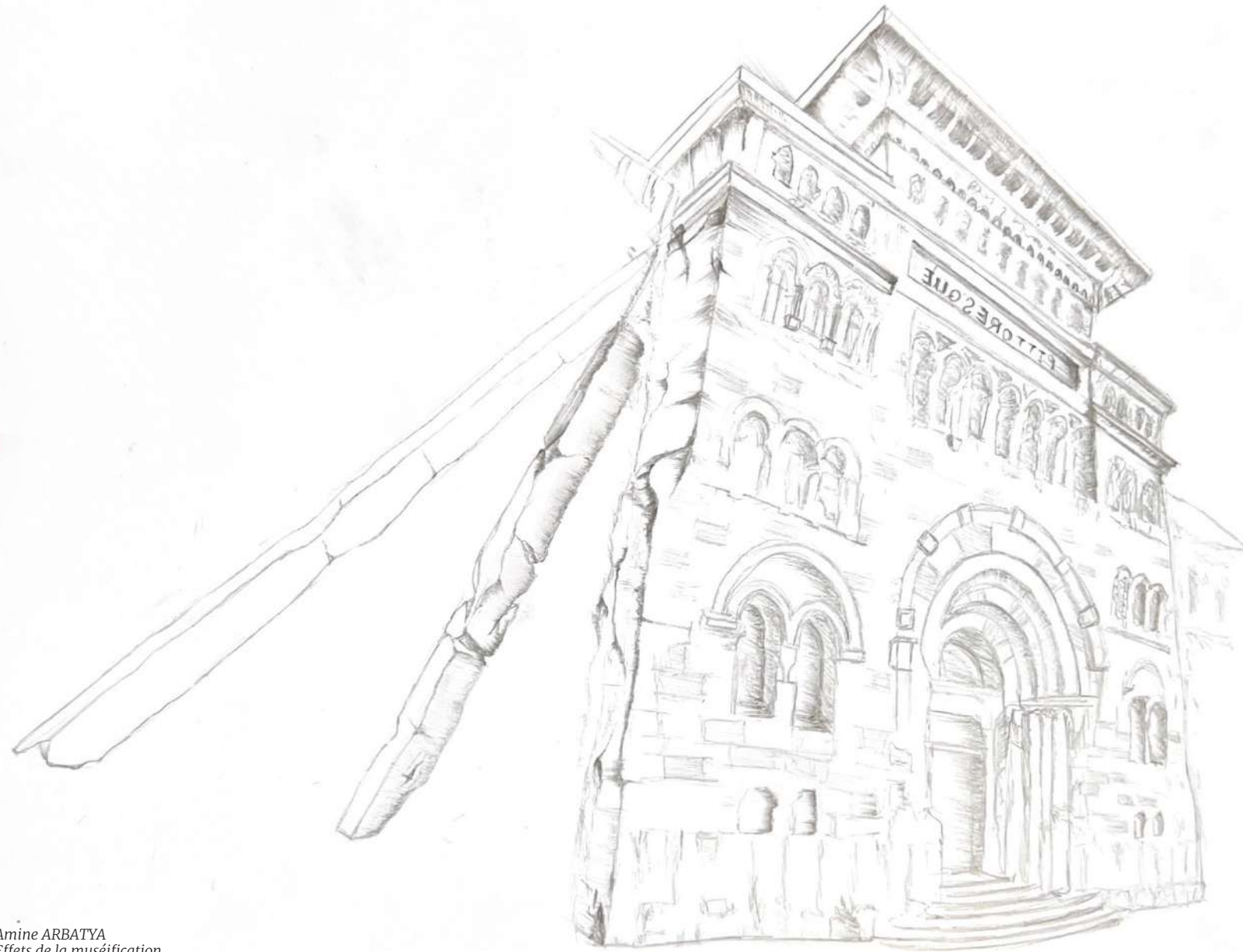
C'est un espace joyeux, où on s'amuse en écoutant le ruissellement de l'eau et le chant des oiseaux, où on admire les moments de partage, de rigolades, de discussions. C'est un lieu de vie sociale par excellence ! Le jardin arabo-andalou rappelle les récits des mille et une nuits, en un magnifique voyage dans une miniature d'Éden : la splendeur orientale, les jets de fontaines ornementées, les miroirs éclatants, les plafonds riches, les fleurs aromatiques, les fruits cueillis avec vif amour, le jasmin de nuit qui s'ouvre et diffuse un parfum intense et entêtant et finalement les labyrinthes secrets où se perdre, font partie du spectacle de cet espace.



Imane SRAIDI
Illustration d'un jardin Arabo-Andalou

ANCIENNES MÉDINAS DU MAROC, SUJET DE MUSÉIFICATION

Amine ARBATYA



Amine ARBATYA
Effets de la muséification

Les dernières décennies témoignent d'un grand intérêt porté pour les tissus anciens, et d'un afflux croissant des visiteurs vers les anciennes Médinas Marocaines, cela résulte de l'intégration du processus patrimonial dans la promotion des territoires, en cherchant avant tout à stimuler le tourisme et ainsi à profiter de ses retombées à la fois économiques et structurelles. Le patrimoine bâti suscite l'intérêt des acteurs et des décideurs, ceux-ci opèrent dans une logique réformatrice propice à l'instrumentalisation du patrimoine en faveur du secteur touristique, ce qui se décline dans l'attention particulière qui y est prêtée via une multitude de programmes de requalification et de revitalisation.

La particularité des médinas anciennes réside dans le fait qu'elles aient persisté sous leurs formes plus ou moins précoloniales, cela est principalement dû au protectorat tardif du Maroc (1912) comparé aux autres pays maghrébins comme l'Algérie (1830) ou la Tunisie (1881). Ce déphasage fut l'une des raisons principales ayant permis aux médinas marocaines d'échapper aux projets coloniaux faisant table rase des tracés urbains précédant cette période.

La médina, tissu ancien le plus important au Maroc, est révélatrice d'usages et de modes de vie distinctifs, elle connaît une mutation permanente au gré du temps, cependant cette évolution linéaire des pratiques de l'habiter s'est amplifiée dès la deuxième moitié du 20^e siècle. En effet, depuis le début des années 80, la vocation touristique des médinas a remplacé la fonction résidentielle. Cette mouvance s'est davantage accélérée avec l'inscription de plusieurs médinas sur la liste du patrimoine mondiale de l'UNESCO. Un phénomène en particulier s'est associé à cette période, il s'agit du phénomène d'acquisition des anciennes demeures, par une classe plus aisée, notamment dans les Villes de Marrakech, Essaouira, Rabat, Fès et Tanger. Ce processus est accompagné d'une prise de conscience collective de la valeur du patrimoine bâti, ce qui permet de transformer l'image régressive qu'avaient les Marocains envers leurs

médinas, passées d'espaces marginalisés en espaces attractifs. Bien que ce phénomène se décline différemment selon les acteurs et les territoires, les actions de remise à niveau qui l'accompagnent touchent essentiellement les quartiers les plus touristiques. Cette forme de réaménagement sélective vise principalement le côté esthétique parfois au détriment des aspects socio-économiques et fonctionnels.

Le nouveau paradigme de l'économie mondiale, propice à l'économie de services, favorise l'émergence d'espaces touristiques, afin de bénéficier des projets structurels inhérents. La mise en tourisme est dès lors souhaitable, voire recherchée par les décideurs et les acteurs du territoire, dans un premier temps à des fins économiques, et dans un second pour profiter des transformations et aménagements. En revanche, l'impact social et le changement démographique qui en résulte sont peu ou pas pris en compte dans la vision d'ensemble. C'est dans ce contexte que la muséification des centres anciens prend de l'ampleur. Certes, il est vrai que ce phénomène apporte plusieurs points positifs, notamment par la création de nombreux emplois, en plus des retombées positives sur la qualité de l'espace public. Toutefois, la muséification a un coût, celui-ci se mesure au niveau de l'impact social et des transformations profondes des tissus anciens.

03. Vie étudiante

42 Concilier vies étudiante et professionnelle

44 Entretiens d'anciens étudiants

46 L'histoire d'un workshop dans les Vosges



Gabriel DOUAIHY
La ville d'Icara, un microcosme circulaire

RECETTE CHARETTE !

Par Léane SONDAG

Tu penses que charretter et cuisiner ne sont pas compatibles ? La preuve que non ! 10 min de préparation, 10 min de cuisson !
Voici les recettes pour deux portions, tu pourras même le manger le lendemain pour ta pause déjeuner!



Ingrédients :

150g de riz ou de pâtes
1/2 oignon rouge
2 tomates
1/2 concombre ou 1/avocat
1 petite boîte de thon
1 grosse poignée de salade type roquette, mâche etc.
1 œuf (dur ou mollet facultatif)
Graines de sésames ou pignons de pain
Huile d'olive et vinaigre balsamique

Préparation :

Remplir une casserole d'eau, la mettre sur le feu et ajouter une petite poignée de sel. Une fois que l'eau bout, ajouter le riz à cuire pendant 10 min.
Prendre un saladier, ou directement deux assiettes.
Pendant la cuisson du riz :
Éplucher l'oignon et émincer le finement
Laver les tomates, couper les en petits dés
Éplucher le concombre ou l'avocat et, couper le en cubes
Enlever le jus de la boîte de thon et émietter le.
Mélanger le tout
Une fois que le riz est cuit, égoutter le à l'aide d'une passoire et rincer le à l'eau froide.
Disposer dans l'assiette la moitié de la salade, la moitié du riz et ensuite la moitié des ingrédients déjà coupés.
Enfin, assaisonner avec un filet d'huile d'olive et de vinaigre balsamique, et saupoudrer avec un peu de graines de sésames ou pignons de pain.
Ça y est c'est prêt !

Tu vois c'est un jeu d'enfant ;)

CONCILIER VIES ÉTUDIANTE ET PROFESSIONNELLE

CONFRONTATION DU PRATIQUE ET DU THÉORIQUE

Salma KHALFAOUI

Franchir le pas

Différentes et multiples sont les raisons qui peuvent inciter un étudiant ou un jeune professionnel à reprendre ses études. Une réorientation professionnelle, l'ambition d'obtenir un diplôme en plus, l'envie de parfaire ses compétences en vue de s'intégrer dans un autre secteur... Toutefois, il n'est pas toujours évident de concilier vie active, formation diplômante et obligations quotidiennes.

Un défi quotidien à relever

Pour reprendre ses études, plusieurs contraintes et difficultés se présentent et font face au futur étudiant, le financement, l'organisation et la conciliation entre tous les aspects de la vie quotidienne.
Le financement reste une contrainte incontournable. Dans la majorité des cas, l'éligibilité à une bourse ou à d'autres aides financières n'est pas une constante qui s'applique à tous les étudiants dans cette situation. Plusieurs d'entre eux se retrouvent dans l'obligation de recourir au job étudiant pour gagner leur vie et subventionner leurs études.
Ces quelques mois de formation présentent une responsabilité et une charge à assumer. Certaines personnes doivent faire des concessions et conjuguer avec le peu de moyens mis à leur disposition pour pouvoir réussir leurs études et atteindre leurs objectifs.

Une opportunité à saisir

En regardant la situation dans sa globalité, travailler et étudier est plus une aubaine qu'un problème, ça a plusieurs bénéfices et avantages. C'est une expérience enrichissante qui permet à l'étudiant de devenir responsable et indépendant, où dans la majorité des cas elle représente une découverte, une première insertion dans le monde du travail.
Dans le cas où le travail va de pair avec la formation, ceci permet au jeune travailleur de confronter le côté théorique de sa formation et le côté purement pratique et technique du monde professionnel qu'il vient de découvrir. En effet, ça lui permet d'avoir un regard plus réel et critique sur son avenir professionnel, la carrière qu'il veut entreprendre et les options et débouchés qui s'ouvrent à lui à la fin de ses études. Il donne aussi l'opportunité de mieux situer et orienter les acquis de sa formation et de pouvoir les mettre en pratique à travers son travail pour mieux les assimiler en cours de route.

Essai de conciliation

Concilier les deux mondes, entre vie étudiante et vie professionnelle, n'est pas une tâche banale mais pas non plus une mission impossible. Une personne peut tout à fait concilier les deux responsabilités. Pour faire face à ces dilemmes entre des deux activités, chacun a ses méthodes et son rythme.
L'organisation personnelle, par exemple, est l'une des clés de la réussite.

Sans organisation, l'étudiant se perd entre les cours à suivre et les missions prenantes de l'entreprise sans oublier la vie personnelle.
Pour être efficace au niveau des études ou bien au travail, et ne pas avoir la tête ailleurs à cause de la fatigue ou la surcharge des multiples tâches à réaliser, il est nécessaire d'accorder du temps pour soi pendant la journée. Une bonne pause de temps à autre et des heures de sommeil suffisantes sont nécessaires pour garder un bon rythme. Il est aussi important d'avoir la notion des priorités. Celles-ci peuvent être liées à des choix qui n'auront pas forcément de grands impacts sur votre travail mais il se peut que se soit le contraire.

Témoignages et retours sur expériences

De nombreux étudiants du DSA, à travers les années, avaient un travail en parallèle. Un entre deux ; ils suivaient la formation tout en ayant intégré le monde professionnel. Dans notre promotion, 30 % des étudiants ont un travail parallèlement à la formation, une activité professionnelle en relation avec le domaine de la formation proposée par l'école, ou non. Chacun d'entre nous a une expérience personnelle et unique et sa propre manière de faire pour faire ses preuves et tirer profit des deux opportunités.

Maria

« Pour ma part, j'ai choisi de ne pas travailler dans une agence d'urbanisme ou d'architecture en lien avec la formation, j'ai plutôt opté pour un Job d'étudiant comme nounou une fois par semaine pour me faire un peu plus d'argent vu que je viens d'arriver en France. Je ne pouvais pas consacrer plus de temps au travail vu la charge et l'effort que demande le DSA. »

Mélissa

« Moi j'ai une impression et un sentiment de culpabilité de tout faire à moitié. À l'agence, le fait d'être à mi-temps les contraind beaucoup, pas de missions sur le long terme
Pour l'école, les cours étant en fin de semaine, je suis souvent épuisée.
Pour cela, les jeudis et vendredis midi j'aime bien rentrer chez moi pour me poser, faire toutes les tâches que je n'ai pas pu faire en semaine.
Mais du coup je culpabilise car j'ai l'impression de passer à côté d'une partie du DSA aussi. Donc en vrai, ce qui trinque, c'est la vie sociale surtout.
Par le biais de cette expérience, j'ai compris que pour que ça marche, il faut vraiment faire des coupures spatiales.
École = DSA, Agence = travail, Maison = repos, Dehors = amusement, social... »

Joumana

Maman à temps plein, architecte 3 jours et étudiante pour le reste de la semaine, ce n'est pas facile de trouver un équilibre. Donc je me trouve contrainte de bosser le soir et les week-ends. Parfois ce n'est pas évident avec l'enchaînement de la fatigue et le manque de sommeil.
J'ai bien envie de consacrer plus de temps à la formation mais ce n'est pas une aussi simple. Au final j'y arrive grâce à la volonté de m'améliorer et ma soif d'apprendre.

Isabelle

Ce n'est pas évident de concilier mon travail avec le DSA, cela demande beaucoup d'organisation afin d'avoir le temps de produire chaque semaine, et d'être très claire vis-à-vis de mon employeur sur le temps alloué à la formation. Même si ce n'est pas simple, c'est très enrichissant de mêler théorie et pratique, et ce que j'apprends en DSA m'aide énormément dans ma vie professionnelle.

ENTRETIENS ANCIENS ÉTUDIANTS DU DSA

RÉTROSPECTIVE ET RETOURS D'EXPÉRIENCES

Mélissa CHAMBAUD

Pouvez-vous présenter votre parcours scolaire et professionnel?

Renaud Molines : Je viens de l'Énsa de Montpellier où j'ai fait mes six ans d'études dont un an à l'Université Laval. J'ai fait le DSA en 2016-2018 directement après le master. J'ai été en MSP (Mise en Situation Professionnelle) puis salarié dans l'agence la Seura de David Mangin en 2018. Ensuite, j'ai travaillé pendant 3 ans chez Devillers & associés comme chef de projet au pôle urbanisme. Aujourd'hui, je travaille chez Citylink qui est une structure d'AMO en tant que chef de projet. J'ai également fait une formation programmation urbaine à l'Énsa La Villette.

Arthur Poiret : J'ai fait l'Énsa de Strasbourg dont une quatrième année en échange en Allemagne. J'ai effectué le DSA en 2014-2015. J'ai fait ma MSP dans l'agence Obras de Frédéric Bonnet dans laquelle j'ai travaillé après pendant un an. Ensuite, j'ai travaillé pour l'association Bellastock pendant un an pour après rejoindre six ans l'atelier Georges où j'ai pu faire ma HMNOP. Je suis parti de cette agence pour monter la mienne en janvier 2021 qui s'appelle « tout-terrain » avec trois autres associés. J'ai aussi fait l'année dernière un CAP menuiserie qui a influencé mon envie de créer mon agence et de quitter la ville pour aller intégrer un territoire rural.

Johan Petit : J'ai réalisé mes études d'architecture à l'école de Rouen. J'ai fait le DSA en 2016-2018. J'ai effectué ma MSP à la métropole de Rouen, dans le

service de la direction des aménagements et des grands projets. J'y ai travaillé après pour poursuivre l'étude que je réalisais. J'ai également fait un an dans l'agence d'architecture et d'urbanisme Magnum. Après cette expérience, j'ai été dans un bureau d'études, DEC environnement, spécialisé dans l'eau, en tant qu'architecte-urbaniste.

Pourquoi avoir choisi de faire le DSA projet-urbain ?

R.M : Mon expérience en Énsa m'avait satisfait d'un point de vue créativité, mais j'avais le sentiment de ne pas être au bon moment du projet. Ce qui m'intéressait le plus était de comprendre pourquoi il y avait ces arbitrages qui avaient été faits et de comprendre dans quoi on s'inscrivait.

A.P : J'ai choisi comme sujet de diplôme l'aéroport de Tempelhof à Berlin. Dans le cadre de cet atelier on n'avait pas d'autre issue que de construire un équipement grand et imposant. Selon moi, il fallait au contraire ne pas construire. Je me suis dit que par le projet urbain on aurait pu trouver une autre issue à ce projet. J'ai voulu poursuivre avec le DSA pour trouver d'autres solutions.

J.P : J'ai fait un PFE urbain. Pendant le PFE je me suis intéressé à ce que j'allais faire après, et de là donc est venue l'idée du DSA. Je me suis lancé dans le DSA en me disant que ça pourrait être intéressant de pouvoir faire sa place dans un domaine spécifique, même si la mention d'urbaniste n'est pas protégée.

Pourquoi l'urbanisme ?

R.M : J'ai le sentiment qu'avec l'urbanisme tu réponds plus à un besoin qui peut venir de plein d'endroits différents. Un exercice hors-sol pour se faire plaisir à nous-mêmes, j'y trouve aucune satisfaction si je n'inclus pas la dimension de besoins. Je trouve aussi que dans ta vie personnelle, ça te conforte aussi plus à une forme d'utilité sociale.

A.P : C'est vraiment l'urbanisme qui m'a réconcilié avec l'architecture. L'architecture aujourd'hui m'intéresse complètement mais uniquement dans une vision de territoire. Comme par exemple chercher sur le territoire les ressources, et une fois que tu as le matériau local, dessiner jusqu'au détail de menuiserie.

J.P : Je me suis rendu compte à partir de la troisième année, durant laquelle les projets augmentent en matière d'échelle, que j'étais plus intéressé. L'effort que je voulais donner à la société c'était de réussir à améliorer un petit peu l'aménagement du territoire.

Pourquoi avoir choisi celui de Paris-Belleville ?

R.M : On s'est dit avec mon amie Charlotte qu'on irait tous les deux à Belleville, on a pu travailler à côté en même temps. Belleville correspondait parfaitement à ce dont j'avais envie.

A.P : Je me suis inscrit avec mon ami Hugo. On a été séduit par la formation en temps partiel et par la possibilité de pouvoir choisir sur quoi travailler. Hugo en a profité pour travailler à côté, moi j'en ai profité pour participer activement à Bellastock, qui a été tournant dans mon parcours professionnel.

J.P : Le DSA de Belleville m'intéressait car il pouvait s'articuler entre une formation professionnalisante tout en ayant du temps à côté qui permettait de développer des projets personnels.

Quelle opportunité le DSA t'a-t-il permis de créer ?

R.M : Avec Charlotte, on a reçu une bourse de recherche de notre ancienne école pour travailler sur le sujet de la concertation. On posait la question de l'outil du numérique comme levier de concertation et plus globalement la concertation comme levier de questionnement du processus de conception. C'est un projet qu'on a fait au second semestre, et sur lequel on s'est appuyé pour faire nos mémoires respectifs en 2^e année. On a pu être accompagné de l'équipe enseignante sur ce projet, ils étaient très ouverts au fait de capitaliser sur un travail en dehors de l'école pour l'école. Je travaille encore aujourd'hui avec Charlotte, on a d'ailleurs fait European récemment.

A.P : J'ai eu comme professeur Frédéric Bonnet et Yvan Okotnikoff et qui m'ont inspiré pour le reste de ma vie. Et après c'est surtout le concours de circonstance de me retrouver à Bellastock à côté et de pouvoir avoir le temps de faire la synthèse sur cet apprentissage au DSA. J'ai pu être pris chez Georges parce que ça les intéressait de pouvoir creuser les questions de réemploi et d'urbanisme transitoire. Quand je suis arrivé à Paris, j'avais aucun réseau, tout s'est construit au croisement de Bellastock et les personnes que j'ai pu rencontrer grâce au DSA.

J.P : En faisant une spécialisation en architecture qui est diplômante ça permet de se mettre en avant à l'embauche. D'ailleurs après le DSA, j'ai pu transformer ma MSP de fin d'études en travail. Le fait d'avoir un diplôme supplémentaire est un vrai avantage par rapport à ceux qui n'ont fait que 5 ans d'études. Le DSA c'est un vrai tremplin pour l'embauche.

Quelles sont les principales connaissances que tu as eu grâce au DSA ?

R.M : Ce que j'ai apprécié et qui m'a déstabilisé en arrivant au DSA c'est de prendre conscience de tous les autres métiers qui gravitent autour de

l'urbanisme et que je ne maîtrisais absolument pas. Ce que je retiens c'est donc un réflexe de bien écouter ce que raconte l'un et l'autre, sur quoi il appuie sa vision du territoire et en quoi toi tu peux en faire un levier de conception qui questionne le projet urbain.

A.P : Ce que j'adore, c'est élaborer des stratégies, imaginer un scénario et un processus. Cette vision du processus c'est vraiment au DSA que je l'ai découvert. Sans ça, quand il faut découler une étude, sans interroger en faisant gentiment la synthèse de tout et dire ce qu'il en ressort, ça ne m'intéresse pas. J'ai aussi appris au premier semestre du DSA que tu pouvais amener n'importe quelle data sur la table et pouvoir construire tout le projet urbain autour de ça.

J.P : Le DSA a pu m'apporter des connaissances générales sur les notions d'urbanisme, car je n'en avais que peu à la suite d'une école d'architecture. J'ai trouvé les cours de David Albrecht et Marie Defay dynamiques et très intéressants et permettaient de proposer des solutions en prenant en compte le budget et la faisabilité technique.

Quels conseils donnerais-tu sur DSA projet urbain de Paris-Belleville?

R.M : La spécificité de l'architecte-urbaniste c'est d'être dans un rôle de concepteur, ça change les outils et la manière que tu as de rentrer dans le projet. Je pense que la condition pour se plaire au DSA c'est être à l'aise avec le fait d'avoir un rôle de concepteur que tu consolides en DSA mais que tu as plutôt vocation à t'ouvrir à d'autres métiers.

A.P : Je trouve que le DSA permet de faire une relecture de ces études avec un autre point de vue qui permet d'y donner du sens. C'est plus le croisement des disciplines que je trouve intéressant plutôt que de dire que j'ai un bac+7. C'est aussi toi qui fait ton DSA et qui le rend intéressant.

J.P : Pour moi le DSA apporte des connaissances territoriales mais aussi humaines. En venant d'endroits différents, ça nous permet de connaître beaucoup de territoires. Ça permet de donner de bons outils pour appréhender l'urbanisme. C'est un bon tremplin entre l'école et le monde du travail.

L'HISTOIRE D'UN WORKSHOP DANS LES VOSGES

ENTRE ARPENTAGES, DÉCOUVERTES ET RENCONTRES

Léane SONDAG



Miguel AL BITAR – Photographies d'un atelier réalisé à la Vigotte



Miguel AL BITAR – Photographies du groupe dans le bar de Chez Narcisse

Le deuxième semestre de ce DSA est habituellement marqué par un workshop en Asie du Sud Est. En raison de la crise sanitaire, ce voyage a été suspendu et nous avons eu l'occasion de nous rendre dans le département des Vosges : une vraie découverte pour nous tous. L'enjeu de cet intensif était pour nous de définir des thématiques ou sujets de travail à développer le long du semestre. Pour cela, des visites et rencontres ont été organisées par notre enseignant Arthur Poiret, natif et architecte de la région. Nous avons visité différentes villes souffrant notamment de problématiques de vacance, des zones forestières, des tiers-lieux, des friches industrielles, des stations de ski (fantômes ou non) et bien d'autres lieux !

Ces arpentages ont aussi été ponctués par des rencontres avec divers acteurs comme des architectes, élus, chargés de missions, membres de l'ONF, gérants de tiers-lieux etc.). Ces différentes visites et rencontres nous ont permis par la suite de nous diriger vers différents sujets d'étude et de projet selon nos souhaits et sensibilités. Certains ont choisi d'orienter

leurs travaux vers la gestion des ressources comme la ressource en eau chaude, en eau froide, des carrières de granit mais aussi des forêts. La notion de frugalité sur la ville de Plombière les bains a intéressé un groupe d'étudiants. Les notions de l'industrie et de la ruralité : leurs impacts sur le développement urbain est aussi traités par plusieurs groupes d'étudiants. Enfin, une autre industrie est aussi abordée : se questionnant sur la fin de l'or blanc.

Ce séjour nous a tous marqué, nous a permis de découvrir un territoire, des acteurs locaux mais aussi de tisser des liens au sein de notre promotion. Vivant dans les loges des artistes du café institutionnel « Chez Narcisse » a fortement favorisé cette cohésion, encore une fois merci à Victor et les ajolais pour leur accueil ! Nous espérons retourner dans cette belle région au mois de juin pour effectuer la restitution finale avec les différents acteurs notamment présents lors de la première restitution du 07 mars.



Miguel AL BITAR – Photo de la presentation final du workshop dans la salle de concert de Chez Narcisse

46 Vie étudiante



Miguel AL BITAR – Photographie de la forêt de la Vigotte



Miguel AL BITAR – Photographie de la forêt du Val d'Ajol

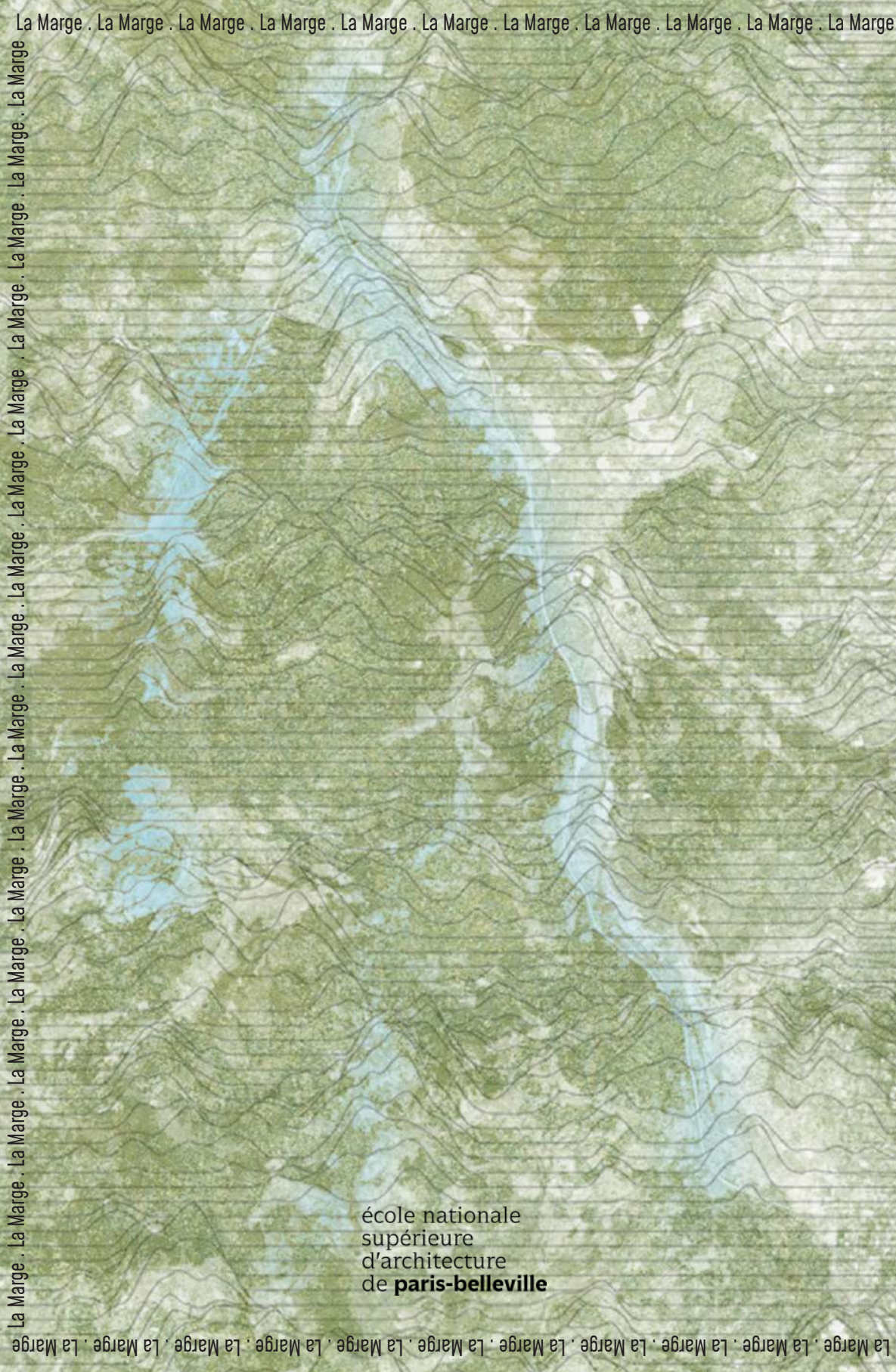


Miguel AL BITAR – Photographie de la vue de Gérardmer



Miguel AL BITAR – Photo d'une rue de Plombières-les-bains

Vie étudiante 47



école nationale
supérieure
d'architecture
de **paris-belleville**